

BULLETIN SALÉSIEEN



ŒUVRES DE DON BOSCO

(GÉNÈVE 32 JURY -
(ITALIA))

Parmi les choses divines,
la plus divine est de Co-
opérer avec Dieu au salut des
âmes.

(S DENIS)

Je vous recommande l'en-
fance et la jeunesse, donnez-
leur une éducation chrétienne,
mettez-les sous les yeux
des livres qui enseignent à
fuir le vice et à pratiquer la
vertu.

(Pie IX)

Redoublez de force et de
talents pour retirer l'enfance
et la jeunesse des embûches
de la corruption et de l'in-
credulité, et préparer ainsi
une génération nouvelle.

(Léon XIII)



OREMUS PRO PONTIFICE NOSTRO LEONE

Dominus conservet eum, et vivificet eum, et beatum
faciat eum in terra, et non tradat eum in animam
inimicorum ejus.

PRIONS POUR NOTRE PONTIFE LÉON XIII

Que Dieu le conserve, qu'il lui donne la vie, qu'il
le rende heureux sur la terre et ne le livre pas entre
les mains de ses ennemis.

XXV^e ANNÉE — N^o 287 — MAI 1903.

SOMMAIRE: Vive Marie Auxiliatrice — A l'occasion du prochain Couronnement de Notre Dame Auxilia-
trice — Don Bosco et l'éducation (3^e partie, V). — Nouvelles des Missions de Don Bosco: *Patagonie*,
Equateur, *Colombie*, Don Albéra aux lazarets de Contratacion et d'Agua de Dios, *Bogota* — Chronique
salésienne: *Liège*, *Rio Gallegos*, *Riobamba*, *Turin* — Bibliographie — Grâces de Notre-Dame Auxiliatrice. —
Vie de Mgr Lasagna — Coopérateurs défunts.

VIVE MARIE AUXILIATRICE

CE cri d'amour, de reconnaissance et de joie,
si souvent répété vient naturellement sous
notre plume en tête de ce numéro du *Bulletin*.

Le mois de Mai, consacré à la Mère de Dieu,
est aussi, et d'une manière toute spéciale, celui
de la Mère toute bonne des Salésiens. Depuis
leurs humbles commencements jusqu'à ce jour,
les Œuvres de Don Bosco sont comme un tissu
de grâces dont nos âmes aiment à remercier la
Vierge Auxiliatrice. Aussi le peuple ne s'y
trompe-t-il point: pour lui comme pour nous la
Vierge Auxiliatrice est la *Madone de D. Bosco*
et il lui adresse en tout temps, mais surtout

en ce mois, ses plus ferventes prières pendant
qu'il en reçoit les plus précieuses faveurs.

Mais, cette année-ci, nos démonstrations de
pieuse et filiale reconnaissance envers notre Mère
chérie doivent se multiplier et revêtir un carac-
tère plus grandiose, plus solennel.

Un de nos Supérieurs disait tout dernièrement:
« Lorsque, il y a bien longtemps, nous manifestions
notre étonnement et aussi notre admiration à la
vue du développement merveilleux du culte de
Marie Auxiliatrice, qui se répandait comme une
lumière bienfaisante, comme le petit nuage jadis
aperçu par le prophète Elie et qui devait bien-

tôt couvrir toute la terre, je me souviens que Don Bosco nous regarda quelques instants, puis nous dit tout souriant : « Vous verrez encore quelque chose de plus ! » Nous nous imaginions que cette parole voulait indiquer l'accroissement toujours plus grand de la dévotion à sa Madone et l'augmentation des grâces et des faveurs de Marie sur le peuple chrétien. Et voici que cette prophétie de notre vénéré Père prend corps, qu'elle entre dans la réalité des choses visibles, et nous allons assister à un événement qu'hier nous n'aurions pas voulu croire ni admettre. »

Tandis qu'en effet pendant ces magnifiques fêtes et solennités du jubilé pontifical l'Univers entier acclamait Léon XIII, exaltait ce prodige de rare longévité, de science, de sagesse et déposait à ses pieds l'hommage de son affection et de sa reconnaissance, le Vicaire de Jésus-Christ, dans son amour et sa piété pour l'auguste Mère de Dieu dont il a à cœur de propager la dévotion dans tout le peuple chrétien, décrétait qu'il y avait lieu de procéder au solennel couronnement de la célèbre Image de Marie Auxiliatrice, invoquée dans le Sanctuaire qui porte son nom à Turin, et il adressait presque aussitôt au Cardinal-Archevêque de cette ville le bref pontifical dont nos lecteurs ont pu lire la traduction dans le dernier numéro du *Bulletin*.

Et dans quelques jours, au 17 Mai prochain, Son Eminence le Cardinal Richelmy, archevêque de Turin, spécialement délégué à cet effet par le Souverain Pontife, présidera cette grandiose cérémonie, entouré d'un grand nombre de cardinaux, archevêques et évêques et d'un immense concours de prêtres et de fidèles, et placera lui-même au nom et par l'autorité de Léon XIII

le précieux diadème sur le front de Marie Auxiliatrice.

Du haut du Ciel, notre vénéré Père D. Bosco, le dévot serviteur, l'instrument en quelque sorte de Marie Auxiliatrice dans la construction de cette église où Elle va être exaltée plus encore que par le passé, verra l'accomplissement de ses paroles prophétiques que nous évoquons plus haut. Heureux du triomphe de sa Madone sans la-



Sanctuaire de Marie Auxiliatrice.

quelle, comme il le disait, il n'aurait absolument rien fait, il s'unira à tous ses enfants dispersés dans tous les pays du monde pour remercier le grande Pape qui a daigné réaliser ses vœux les plus ardents. Il s'adressera de plus près à Marie Auxiliatrice et lui présentera les actions de grâces de la Pieuse Société salésienne. Nous avouons notre faiblesse à traduire comme nous le devrions notre allégresse et notre reconnaissance en voyant notre bonne Mère si magnifiquement glorifiée.

Réjouissons-nous donc tous, Salésiens, Filles de Marie Auxiliatrice, chers Coopérateurs et Coopératrices, pieux membres de l'Archiconfrérie, de l'insigne honneur que la Sainte Eglise accorde à ce sanctuaire du Valdocco qui fut le principe et la fin de toutes les entreprises que la T. S. Vierge avait indiquées à Don Bosco, et le moyen qui lui permit de les accomplir. Que ce mois soit vraiment pour nous le mois de Marie et une pieuse préparation aux grandes fêtes qui se préparent.

Pour cela, que ceux de nos Coopérateurs qui le peuvent facilement faire, s'empressent de venir assister aux scènes de foi et de dévotion fervente qui animent les pèlerinages à l'Image bénie de Marie Auxiliatrice et aux solennités du Couronnement. Ils pourront également prendre part aux importantes assises du 3^{ème} Congrès des Coopérateurs salésiens dont ils connaissent déjà la date ainsi que les questions qui y seront étudiées.

Quant aux autres, et ce sont les plus nombreux, ils ne sont pas condamnés, comme ils pourraient le croire, à perdre, par le fait de leur éloignement, le fruit de toutes les prières qui se feront devant la sainte Image de Marie Auxiliatrice. Ils peuvent s'y unir avec fruit en récitant et pendant la Neuvaine et au jour du Couronnement une prière spéciale ou en accomplissant quelques pratiques de piété en l'honneur de la T. S. Vierge. Que chacun fasse ce que son cœur et sa dévotion pour Marie lui suggéreront.

Hâtons-nous de profiter de l'occasion favorable, solennelle et unique que nous offre cette triomphale fête du couronnement de Marie Auxiliatrice; montrons-nous ses enfants, joyeux de sa gloire plus grande, dévoués à son culte plus étendu. Recourons à Elle avec une confiance toute filiale, célébrons cette fête avec un véritable élan d'amour et dans de vives pratiques de piété et de charité, nous approchant des Sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Marie Auxiliatrice qui désire si vivement nous aider dans toutes les démarches de notre vie, saura donner satisfaction à nos désirs, s'ils sont selon Dieu.

Chers Coopérateurs et Coopératrices, vous le savez; vous avez un droit spécial à la protection de la Mère toute bonne des Salésiens, parce que vous avez été et que vous êtes toujours les soutiens de son Œuvre. Marie Auxiliatrice de son côté, vous n'en doutez pas, n'oubliera ni le zèle ni les sacrifices de ses pieux et généreux mandataires. N'en avez-vous pas eu déjà des preuves certaines dans les bénédictions, les consolations, les faveurs, les grâces temporelles et spirituelles que vous en avez obtenu? Groupez-vous encore plus intimement autour d'Elle pendant les fêtes de son couronnement. Continuez à aimer, honorer Marie Auxiliatrice, à lui apporter votre concours le plus efficace dans les œuvres qu'elle a fondées, qu'elle soutient et qu'elle protège, et comptez sur sa reconnaissance qui durera autant que le Ciel.

À L'OCCASION DU PROCHAIN COURONNEMENT de Notre-Dame Auxiliatrice

Nous croyons être agréables à nos lecteurs en leur donnant quelques détails sur les origines des cérémonies qui accompagnent les différents couronnements de Statues ou d'Images saintes.

L'usage de décorer de précieuses couronnes les Images de la Très Sainte Vierge est très ancien dans l'Eglise, car la piété du peuple chrétienne fut toujours grande envers Marie. Mais ce qu'on appelle le couronnement solennel avec toute la pompe exté-

rieure du culte, et tel qu'il s'accomplit actuellement, est de date assez récente. C'est en 1616 que nous voyons les P. Capucins procéder à la pose solennelle d'une première couronne sur la tête d'une statue honorée à Gènes sous le vocable de Notre Dame de la Vigne.

En 1637, un pieux patricien de la ville de Plaisance, Alexandre Sforza, fit un testament par lequel il laissait toute sa fortune au célèbre Chapitre du

Vatican, à condition que celui-ci décorerait d'une couronne d'or les Images de la Très Sainte Vierge renommées et par l'antiquité du culte qu'on leur rendait et par les faveurs et les prodiges qui y étaient obtenus.

Si maintenant nous jetons un coup d'œil sur toutes les Images de la T. S. Vierge qui ont été ceintes du diadème d'or, nous pouvons les ranger en trois classes.

Les unes l'ont été par l'autorité épiscopale, c'est-à-dire par l'Ordinaire respectif d'un diocèse. D'autres Images ont été couronnées par le Révérendissime Chapitre du Vatican, en vertu d'un privilège qui lui est concédé. Enfin les troisièmes, et c'est le plus petit nombre, reçoivent leur décoration du Souverain Pontife. Comme il ne peut par lui-même accomplir les cérémonies du couronnement, il se fait représenter par un délégué nommé tout spécialement à cet effet.

Le Révérendissime Chapitre du Vatican avant d'accorder ses décrets si ambitionnés, veut être parfaitement certain non seulement du concours des grâces et faveurs nombreuses obtenues par l'intercession de la sainte Image, mais encore et surtout de l'antiquité séculaire de la vénération que le peuple a ressentie pour cette Image. Si l'Image de la T. S. Vierge n'est pas honorée depuis au moins cent ans, le Chapitre refuse de présenter le décret.

Mais en cette occasion où nous nous trouvons, c'est le Pape lui-même, le glorieux Léon XIII, qui a spontanément décrété qu'il fallait procéder au couronnement de Marie Auxiliatrice. Il a déclaré que la célébrité extraordinaire de cette Image et sa merveilleuse diffusion (puisqu'elle est déjà répandue dans presque toutes les nations de l'univers) compensait largement ce que son origine avait de trop récent. Il n'y a en effet que 35 ans que notre bon Père Don Bosco fit exposer la sainte Image dans le sanctuaire qu'il venait d'élever à Marie Auxiliatrice, près de la maison-mère de la Pieuse Société salésienne.

C'est là l'événement rare et, nous disons, unique, que nous pourrons voir de nos yeux le 3^e dimanche du mois de Mai. Cet acte du Souverain Pontife nous réjouit au delà de ce que nous pouvons dire, en même temps qu'il ajoute encore à la gloire et à l'honneur de notre bonne Mère du Ciel. Ayons donc une grande reconnaissance à Léon XIII, prions la T. S. Vierge qu'elle se montre de plus en plus l'Auxiliatrice du peuple chrétien, et préparons-nous pieusement et joyeusement à ces grandes solennités.

* * *

Nous rappelons que le troisième Congrès général

des Coopérateurs salésiens s'ouvrira à Turin le 14 de ce mois pour se continuer les 15 et 16; il servira ainsi de préface à la grandiose fête de notre bonne Mère Marie Auxiliatrice. Nous ne pouvons rien faire de mieux que de reproduire ici l'approbation de S. Em. le Cardinal archevêque de Turin, président d'honneur du Congrès et délégué par S. S. Léon XIII pour couronner l'Image de la Madone de D. Bosco :

« Nous approuvons de grand cœur cette œuvre, nous la recommandons et nous adressons nos supplications à Marie Auxiliatrice pour qu'elle daigne multiplier les adhésions au prochain congrès, dans la ferme espérance qu'elle voudra bien faire descendre au jour de son couronnement sur les Congressistes ses plus précieuses bénédictions. »

— Notre Vénéré Supérieur Général ajoute :
« Ayant une grande confiance dans le prochain Congrès qui tournera à l'avantage de l'Eglise et de la Société, et désireux de voir, en la solennité de son Couronnement, notre céleste Patronne entourée de serviteurs nombreux et dévoués, j'unis ma faible voix à celle de l'Eminent Cardinal pour les inviter tous à se rendre à Turin pour ces belles fêtes. »

* * *

Les membres du Comité exécutif du Congrès insistent vivement pour que dans toutes les maisons salésiennes et là où il peut se tenir une réunion de Coopérateurs (principalement dans les endroits où il y a une chapelle ou un autel sous le patronage de Marie Auxiliatrice), on fixe une cérémonie religieuse spéciale au 17 Mai. On pense que ce sera entre onze heures et midi qu'aura lieu dans le Sanctuaire du Valdocco l'imposition du diadème sur le front de la Très Sainte Vierge. Les membres du Comité demandent que l'on prie et que l'on fasse prier pour la bonne réussite du Congrès et des fêtes grandioses qui auront lieu pendant ce même temps. La gloire de Marie Auxiliatrice et l'amour que nous portons à Don Bosco et à ses Œuvres réclament notre concours le plus efficace.



Don Bosco et l'éducation

TROISIÈME PARTIE

Formation intellectuelle

V

Culture professionnelle

Il s'agit ici des apprentis qui forment la majorité des élèves dans un grand nombre de maisons salésiennes. Voici comment nos délibérations en parlent au point de vue de la culture professionnelle. Le but que se propose la Pieuse Société salésienne en adoptant et en élevant les jeunes apprentis est de les former de façon qu'en sortant de nos maisons, leur apprentissage une fois terminé, ils aient appris un métier qui leur permette de gagner honorablement leur pain ; qu'ils soient bien instruits de leur religion et possèdent les connaissances techniques relatives à leur état. Il suit de là que l'éducation à leur donner comprendra trois éléments : formation religieuse et morale — intellectuelle — professionnelle.

* *

Dans les maisons salésiennes, les apprentis reçoivent la même formation religieuse et morale que les étudiants, et par les mêmes voies. Cependant D. Bosco a voulu pourvoir à leur persévérance par trois moyens spéciaux : la connaissance du chant grégorien, les cours d'études sociales et l'initiation aux Œuvres catholiques. Les délibérations s'expriment ainsi sur le triple sujet.

Art. 484 — On leur apprendra aussi d'une façon convenable le chant grégorien, afin qu'après avoir quitté l'établissement ils puissent prendre part aux cérémonies religieuses des paroisses et des confréries.

492 — Pour prémunir contre les erreurs modernes les jeunes apprentis de nos écoles professionnelles et de nos Patronages du dimanche, on leur fera de temps en temps des conférences sur le capital, le travail, le salaire, le repos dominical, les grèves, l'épargne, la propriété, en évitant toutefois de glisser dans la politique.

494 — Dans les localités où existent des sociétés catholiques ouvrières, on leur adressera, soit en les présentant nous-mêmes, soit par une lettre de recommandation, les jeunes gens qui sortent de nos maisons ou qui fréquentent nos patronages du dimanche.

495 — Nous favoriserons et nous aiderons de tout notre pouvoir les diverses associations catholiques, nous leur adresserons le plus grand nombre d'adhérents possible, nous conformant ainsi au désir exprimé par Léon XIII dans son Encyclique *Rerum novarum*, desirs qui sont d'ailleurs ceux de D. Bosco.

* *

Les délibérations capitulaires entrent dans les plus grands détails concernant la culture intellectuelle des apprentis. Nous y lisons :

« Pour que les jeunes apprentis puissent acquérir, au cours de leur apprentissage, l'ensemble des connaissances littéraires, artistiques et techniques dont ils ont besoin, on établit ce qui suit :

Art 497 — Ils auront tous les jours après leur travail une heure de classe ; pour ceux qui seraient plus en retard on fera en outre la classe du matin, après la messe de communauté, jusqu'au moment du déjeuner. Dans les pays où les lois exigeraient davantage, il conviendra de se plier à ce qu'elles exigent.

498 — On rédigera un programme scolaire à suivre dans toutes nos écoles professionnelles ; on y indiquera les livres à lire et à expliquer en classe.

499 — On classera les enfants après leur avoir fait subir un examen, et on confiera leur instruction à des professeurs exercés.

500 — Une fois la semaine, un Salésien leur fera un cours de politesse.

501 — Aucun apprenti ne pourra être admis à des cours spéciaux, comme ceux du dessin, de langue étrangère, de musique instrumen-

tales, etc., s'il n'est suffisamment instruit des matières du programme de l'école primaire.

502 — A la fin de l'année scolaire, un examen permettra de constater les progrès de chaque élève, et on récompensera les plus méritants. »

Comme on le voit, rien n'a été oublié, et le programme est complet. Or cette culture intellectuelle est un trésor pour les apprentis de nos maisons. Les plus intelligents s'élèvent ainsi facilement au-dessus de la moyenne des ouvriers ordinaires. Partant, ils deviennent capables de faire plus tard des contre-mâtres dans les chantiers et usines; et l'on sait quelle est l'influence d'un contre-mâitre, soit pour le bien, soit pour le mal, car il dispose en quelque sorte de l'ouvrier et le façonne à son image. C'est dans le but de former des contre-mâtres chrétiens qu'on a fondé des écoles spéciales dont plusieurs n'ont pu réussir. On le voit, nos maisons salésiennes, bien entendues, bien dirigées, peuvent répondre à ce besoin de contre-mâtres chrétiens dont l'action est indispensable pour ramener les ouvriers au bon sens social, à la foi chrétienne et à l'amour de la religion. Pour cela il faut donner à la culture intellectuelle de l'apprenti toute l'intensité qu'elle comporte et pousser les plus intelligents vers les brevets de maîtres-ès-arts qui dispensent de deux ans de service militaire et font de ceux qui les possèdent une élite ouvrière dont l'influence sera considérable dans les ateliers.

*
* *

Quant à la culture professionnelle proprement dite, nous n'avons qu'à ouvrir le recueil des délibérations pour voir ce qu'elle doit être. Nous y lisons :

« Il ne suffit pas que le jeune apprenti connaisse bien son métier. Pour qu'il puisse l'exercer avec profit, il faut qu'il ait l'habitude de divers genres de travaux et qu'il les exécute facilement. Pour obtenir ce résultat, voici les choses à observer. 1°) Seconder autant que possible les inclinations des enfants dans le choix de leur métier. — 2°) Donner aux enfants des chefs d'atelier habiles et honnêtes, même au prix de sacrifices pécuniaires, afin que dans nos ateliers on puisse exécuter les divers travaux avec perfection. 3°) Le conseiller professionnel et le chef d'atelier diviseront ou considéreront comme di-

visée en autant de cours ou degrés la série progressive des travaux qui constituent l'ensemble du métier : l'élève parcourra graduellement ces divers cours, de façon qu'une fois son apprentissage terminé, il connaisse et possède à fond son métier au point de vue technique et pratique.

Tous les métiers n'exigeant pas un temps égal d'apprentissage, on ne peut guère déterminer à l'avance le temps nécessaire à la formation technique des enfants; mais en règle générale, on peut le fixer à cinq ans.

Dans toutes nos maisons professionnelles, à l'occasion de la distribution des prix, on fera tous les ans une exposition des travaux exécutés par nos apprentis; tous les trois ans on organisera une exposition générale à laquelle prendront part toutes nos écoles professionnelles. »

En 1901, une exposition de ce genre eut lieu en Turin-Valsalice, près de la tombe de D. Bosco. On tenait en même temps le Chapitre général. Presque toutes les maisons d'Europe et quelques unes d'Amérique y prirent part. A l'inauguration, D. Bertello, membre du Chapitre supérieur, conseiller professionnel, fit un discours fort remarqué sur l'importance des expositions salésiennes pour créer l'émulation et former d'excellents ouvriers qui fussent dans leur partie de véritables artistes.

Voici comment un journal de Turin parle de cette Exposition : « Nous nous souvenons encore avec de vifs sentiments de joie, de l'admiration générale suscitée en 1884 par le fait de voir une galerie entière de l'Exposition nationale de Turin, toute remplie du nom de D. Bosco. Et depuis il n'y eut pas d'Exposition, pourrait-on dire, à laquelle les Salésiens ne prissent part, spécialement pour la librairie, et ils remportèrent toujours la plus haute récompense : ainsi à Rome, à Londres, à Milan, à Bruxelles, à Turin. Mais maintenant, non contents de participer seulement à une exposition, ils se font eux-mêmes les initiateurs d'une exposition propre dans un but hautement éducatif.

Le but de cette Exposition est de présenter aux Salésiens et à leurs Coopérateurs un tableau de ce qui se fait dans les nombreux instituts de l'un et de l'autre continent, au profit de la jeunesse ouvrière et d'en tirer avec le concours de tous des conseils et des

enseignements pour mieux faire. — L'Exposition est divisée en trois sections : Arts et métiers — Colonies agricoles — Écoles professionnelles.

Dan son discours d'inauguration D. Bertello disait : « Un phénomène inconnu des siècles passés est celui des Expositions régionales, nationales, universelles.... On veut faire voir le produit de la science et de l'industrie, en constater les progrès, en faire des échelons pour arriver à d'autres progrès.

Tout change, tout se transforme avec une rapidité vertigineuse, et dans les mécanismes du travail et dans l'organisation de la société humaine... Dans ces conditions, quelle est la voie que nous devons suivre, nous, les Fils de D. Bosco ? Il n'y a pas de doute que voulant travailler avec profit à la gloire de Dieu et au bien du peuple, nous devons aussi nous mouvoir et marcher avec le siècle, en nous appropriant ce qu'il y a de bon. Nous devons même le précéder sur la route des vrais progrès, afin que nous puissions avec autorité et efficacité combattre ses erreurs, dissiper ses illusions.

Nous sommes ici pour inaugurer la première Exposition générale salésienne. Quelle en est la valeur intrinsèque et quel jugement doit-on en porter ? Des personnes compétentes nous le diront. Quant à nous, plutôt que de nous vanter et d'appeler le monde, au grand dommage de la modestie, à admirer l'activité des Fils de D. Bosco, recueillons-nous et examinons un peu tranquillement et sérieusement non pas quelque essai en particulier, mais l'ensemble ; examinons si l'école, l'ordonnance des ateliers, la culture des champs ne laissent pas de lacunes à remplir. Comparons deux maisons, deux nations ensemble, pour prendre partout ce qui est bon, et faire entre nous une école universelle d'enseignement mutuel et fraternel. Sortons aussi d'ici avec nos pensées ; faisons des recherches sérieuses ; allons voir et comparer ce que font les autres instituts, sans même dédaigner ceux qui sont sous le rapport de la religion, d'idées et de maximes contraires aux nôtres ; bien plus, faisons-en l'objet d'études spéciales. »

Quant aux moyens d'obtenir l'habileté et la prestesse dans l'exécution du travail, en voici quelques uns :

a) Donner chaque semaine aux enfants deux notes distinctives : travail et conduite.

b) Distribuer le travail à la tâche en assignant un tant pour cent à l'apprenti, selon un système établi par la commission qui en est chargée.

c) Le noviciat du futur chef d'atelier devra être abondamment fourni de tout le matériel nécessaire pour que les jeunes ouvriers puissent se perfectionner dans leur profession respective. On enverra aussi comme chefs d'ateliers dans ce noviciat les confrères les plus capables.

Il ne faut pas s'étonner du soin que D. Bosco prend pour former ses jeunes apprentis. La société a besoin d'ouvriers chrétiens pour retrouver sa voie. On a tant cherché à pervertir les travailleurs ! Mais un ouvrier chrétien, croyant et pratiquant sa religion, n'aura une réelle influence auprès des patrons et parmi ses camarades qu'autant qu'il sera compétent dans sa partie.

Grâce aux moyens qu'on met à la disposition de nos jeunes apprentis, ils peuvent exceller dans leur métier, mais cela ne suffit pas. Il faudra faire surgir de vrais artistes qui puissent relever l'art sacré. On ne peut être un véritable artiste dans les sujets religieux qu'autant qu'on a de fortes convictions religieuses, et avec cela, le souffle du génie que Dieu ne refuse pas aux plus humbles de ses enfants.

Autrefois c'étaient de simples « imaiers » qui ornaient nos églises. Les chefs-d'œuvre qu'ils ont créés font encore aujourd'hui l'admiration du monde savant. Les sculptures de nos cathédrales ont pour auteurs des artistes obscurs dont les noms sont restés inconnus. C'étaient des ouvriers chrétiens au cœur aimant, dont la main habile dirigée par une foi ardente et éclairée enfantait des merveilles. Puissent nos ateliers salésiens ressusciter cet âge d'or et créer à la gloire de Dieu des œuvres immortelles.





PATAGONIE (Terr. de Neuquen) (*)

Visite pastorale et mission de Sa Grandeur Monseigneur Cagliero

Cet accident nous impressionna tous très vivement, car nous craignons que Monseigneur n'eût été gravement atteint, mais il nous rassura lui-même en nous souriant et en nous disant : « Le démon a voulu faire des siennes, mais il n'a pas réussi et nous sommes sains et saufs : rendons grâces à Dieu et à notre bonne mère Marie Auxiliatrice. » De bons Chiliens qui vivent sur la rive du fleuve, près de l'endroit du désastre, vinrent nous offrir un asile et quelque chose de réconfortant. Deux femmes, non encore bien remises de leur frayeur, s'empressèrent de nettoyer avec soin nos vêtements, les ornements sacrés et les divers objets qui servent en temps de mission.

Une heure se passa dans le pénible travail de réparation des harnais et de la charrette elle-même très endommagée, et nous pûmes enfin nous diriger sur *Chos-Malal* où nous arrivâmes alors que le soleil disparaissait à l'horizon. Ce fut à *Chos-Malal* que nous célébrâmes la solennité de l'Épiphanie et que nous nous reposâmes quelques jours dans la compagnie des chers confrères D. Nalio et D. Panaro. En attendant le retour de D. Milanésio et de D. Gavotto de leur mission à *Malbarco*, nous continuâmes à prêcher et à administrer les sacrements. Nous avons envoyé réparer le break et la charrette, et

(*) Voir *Bulletin salésien* de Janvier 1903 et suivants.

nous disposons les harnais afin d'être prêts pour le long et difficile voyage dans les Cordillères du Sud de Neuquen. Nous espérons donner ici et là des missions dans les centres les plus peuplés jusqu'à ce que nous arrivions à *Juin de los Andes*. Que Dieu nous assiste et nous délivre des nombreux contretemps et des dangers qui nous attendent.

Voici les résultats des trois missions données dans la partie nord de Neuquen, c'est-à-dire, à *Chos-Malal*, *Tricau-Malal* et *Malbarco* : 3180 communions, 1759 confirmations, 342 baptêmes, 44 mariages.

Loucopué, 24 février 1902.

Le « pas de Don Anselme » — Triste souvenir — Sur la Cordillère Andine — Dans un fossé — Une nuit romanesque — A la cabane des vétérans.

Le 15 janvier, Monseigneur, accompagné de son secrétaire, de D. Milanésio, Don Gavotto, D. Franchini et d'un catéchiste, se dirigeait vers Neuquen. La caravane se composait de 30 mulets et chevaux de réserve, conduits par un *arriero*, d'un cabriolet avec son équipage et d'un solide *break* de campagne pour Monseigneur et son secrétaire. Trois braves soldats du 7^{ème} régiment de cavalerie tenaient les rênes, tandis que les missionnaires à cheval couraient de ci, de là, attentifs à éviter tout accident. Il y avait en arrière quelques groupes d'enfants qui pleuraient, se lamentaient sur notre départ et ne pouvaient se résigner à nous quitter. C'étaient aussi de bons amis de *Chos-Malal* et nos chers confrères de cette mission qui nous accompagnèrent pendant plus d'une heure. Nous nous arrêtons sur la rive droite du fleuve Neuquen, à un endroit où l'eau est plus basse et facilite le passage. Ce lieu est appelé, je ne sais pourquoi le *pas de Don Anselme*. Il a triste renommée car il a été le

tombeau de bien des victimes. La nature, néanmoins, s'y montre dans toute sa splendeur : ce ne sont que champs et jardins fertiles, plantes de toutes sortes ; tout autour, des montagnes avec d'importantes mines de cuivre et d'abondants ruisseaux qui baignent la pittoresque vallée.

A peu de distance de ce passage, quelques saules pleureurs indiquent dans leur muet langage la tombe de notre cher D. Francesco Agosta qui disparut dans le courant profond et rapide du Neuquen, martyr de son zèle et de sa charité. Pour un peu, D. Matteo Gavotto et le *baqueano* qui tentèrent de venir à son secours, auraient subi le même sort ! Monseigneur leur rappela en quelques mots la précieuse existence de notre cher confrère et supplia dans une ardente prière Dieu de lui accorder la paix et le repos éternel. Une barque solide nous transporta sur l'autre rive avec tous nos charriots ; les chevaux passèrent à la nage, ayant beaucoup à faire pour lutter contre l'impétueux courant du fleuve. La traversée dura plus de deux heures, et ce ne fut qu'au bout de ce temps que nous pûmes réorganiser notre caravane. Vers le milieu du jour nous fîmes cuire un peu de viande que nous mangeâmes assis sur les pierres effleurées par l'eau du fleuve. La montagne de la *Précordillère* Andine nous regardait de son haut et semblait nous plaindre en pensant que nous voulions en tenter l'ascension.

Il n'y avait que le vieux chemin fait par les Indiens, car le nouveau construit par l'armée argentine depuis 2 ans le long des fleuves et des torrents avait été complètement abîmé par les crues successives du fleuve. Ce fut pour nous le chemin du calvaire : nous n'y rencontrâmes que des pierres, des précipices et des ravins bien faits pour nous effrayer. Aussi Monseigneur et moi, ne nous fiant pas à nos montures, nous préférâmes aller à pied, tandis que les autres missionnaires toujours à cheval et les soldats avec les mules poussaient les charriots vides qui risquaient à tout instant d'être brisés. Nous marchâmes tout l'après-midi, rencontrant de temps en temps de hauts plateaux, des terres fertiles, des vallées baignées d'eaux limpides et cultivées par les Indiens et de hardis Chiliens. Mais le chemin redevenait bientôt très dur et les soldats, bien qu'expérimentés, avaient toutes les peines à tirer d'embaras

voitures, chevaux et mulets. Malgré les plus grandes précautions, les animaux indociles furent cause que le *break* où se tenaient Monseigneur et D. Milanésio versa. Dans sa chute notre bon prélat se fit grand mal au bras. Nous accourûmes tous pour procéder au sauvetage, et nous reprîmes notre route, car la nuit s'avavançait. Hélas ! un second accident de même nature se produisit au moment où on s'y attendait le moins. Par bonheur et par prudence, Monseigneur marchait



Territoire de Neuquen. — Types indigènes.

à pied, ce qui lui épargna une nouvelle chute ; mais la nuit était devenue fort obscure et tandis qu'il grimpait sur un immense fossé, il glissa jusqu'au fond et se luxa le pied gauche.

Continuer le voyage dans de telles conditions eût été une grave imprudence, car les dangers augmentaient, il était très tard et Monseigneur souffrait beaucoup. L'infortunée caravane s'arrêta donc sur le bord d'un horrible précipice qui semblait devoir être notre tombeau. Nous étions au pied d'une partie de cette Cordillère que les Indiens appellent *Talquimilán*. La divine Providence qui ne délaisse jamais ceux qui mettent en elle leur confiance, nous fit découvrir entre d'épais

buissons une pauvre cabane abandonnée. Nous nous reposâmes durant quelques heures sur le sol dur de cette triste hôtellerie. Monseigneur s'installa de son mieux sur un tas de joncs, mais les douleurs que lui faisaient éprouver ses lésions l'empêchèrent de prendre aucun repos. A l'aube tandis que nous nous préparions à célébrer la sainte Messe, nous vîmes arriver quelques montagnards qui venaient saluer l'évêque, recevoir sa bénédiction et faire confirmer leurs enfants. Dès que le saint Sacrifice fut achevé, Monseigneur, bien que très souffrant, administra solennellement le sacrement de confirmation et adressa quelques bonnes paroles à ces pauvres gens.

Ces braves personnes, très émus en voyant notre situation critique nous aidèrent à replacer nos véhicules dans le bon chemin, mais cette manœuvre demanda plus de trois heures de travail. Enfin nous nous remettons en marche et nous traversons la petite rivière *Talquimilán* qui donne son nom aux gorges voisines et là nous rencontrons un pauvre français qui s'est établi sur la rive et à qui nous demandons si nous sommes dans la bonne voie. Peu après, comme nous traversions un ruisseau assez large, notre *breack* s'y enfonce profondément et penche très fort d'un côté : nous parvenons à lui faire reprendre l'équilibre, mais Monseigneur prit la résolution de marcher à pied, et je l'accompagnai. La montagne était élevée et l'ascension pénible; après trois heures de montée fatigante nous arrivons, trempés de sueur, à une pauvre cabane habitée par un ancien soldat qui pour prix de ses vaillants services avait reçu du gouvernement ce morceau de terre fertile. Ce bon vétéran ne fut pas peu étonné de notre arrivée, surtout à une heure aussi incommode à cause de la chaleur, mais il se fit un doux devoir et un grand honneur ainsi que sa famille, d'héberger dans son humble habitation le Vicaire Apostolique de la Patagonie.

Deux heures après, nous voyons arriver les autres missionnaires et le reste de la caravane, mais tous étaient si fatigués, si épuisés que Monseigneur jugea prudent de rester là jusqu'au lendemain. La nouvelle de la venue de l'évêque se répandit en un clin d'œil dans tous les alentours, et tous ces chers indiens vinrent à l'envi voir pour la première fois de leur vie leur Père et Pas-

teur. Beaucoup firent baptiser et confirmer leurs enfants. Il y eut du travail pour tout le monde, et le lendemain nous convertîmes la cabane en chapelle où Monseigneur célébra la sainte Messe à laquelle tous ces braves paysans communierent avec la ferveur et la simplicité des premiers chrétiens.

* * *

En montant la *Loma del Viento* — Dans la vallée du Norquin — Mission *Quit-Malal* — Une invitée centenaire.

Le vieux mais toujours vaillant artilleur voulut nous accompagner avec quatre de ses *peones* pour nous aider à traverser sur différents points le *Triduthué* et à gravir la *Loma del Viento*. Il ne fallait pas songer à voyager en *breack*, et notre bon Monseigneur bien qu'il n'eut plus aucune confiance dans les chevaux, depuis la terrible chute qu'il avait faite en 1897 dans ces mêmes parages, dut cependant bien malgré lui se servir de notre fidèle *alezan*. On marcha de sept heures du matin jusqu'à trois heures de l'après-midi.

L'ascension de la *Loma del Viento* fut pour nous ce que fut pour Annibal le passage des Alpes, et cependant il nous restait à surmonter d'autres difficultés : le sommet du *Trolón!*... qui est une continuation de la *Loma*. Nous dûmes nous hâter dans notre marche pour éviter le terrible et pestilentiel *Huecú*, endroit où les animaux sont pris d'étourdissements, se mettent à trembler et tombent. On attribue ce phénomène à une qualité d'herbes empoisonnées et aux exhalaisons putrides du terrain. Nous parvenons à la brume au dernier pic du *Trolón*, et là nous faisons halte au milieu de pierres et de rochers qui nous défendaient contre le vent. Nous nous pressons de chercher de quoi allumer du feu et de préparer le souper qui devait aussi nous servir du dîner dont jusque là nous nous étions passés.

Mais où trouver du bois et de l'eau? Un *Chilien* qui dirigeait notre caravane arrache du sol des racines d'arbustes et nous allume un splendide feu; d'autre part un de nos soldats donne quelque coups de pic au fond d'un fossé, et après en avoir retiré quelques pierres, trouve de l'eau en quantité suffisante pour faire bouillir la *pentola* (marmite) que les *zingari* portent toujours avec eux. La nuit

fut froide et même glaciale : aussi plusieurs d'entre nous ne pouvant pas s'endormir à cause du froid, se mirent à faire de l'astronomie et à compter les étoiles.

A la première apparition de l'aube, les soldats coururent après les bêtes de selle et de trait qui s'étaient échappées dans la montagne à la recherche de nourriture et d'eau. L'*Alezan* de Monseigneur, la plus calme de nos montures, arriva le premier ; nos chevaux le suivaient de près. Tandis que nous prenions un *matecito*, on les sella, et pendant que D. Milanesio et D. Gavotto accompagnaient le *breack*, D. Franchini et moi, nous entreprenons avec Monseigneur la descente de cette épouvantable montagne. Elle ne dura pas moins de cinq heures de transes et d'effroi. Nous étions attentifs à nous bien tenir en selle, et nos chevaux avaient toute peine à affermir leurs pieds sur le bord d'horribles précipices, afin de ne pas glisser. Tantôt nous les laissions libres de choisir leur chemin, tantôt nous les dirigions jusqu'à ce qu'enfin nous parvinmes au bas de cette montagne, dans la vallée de la *Durazno*. Là nous fûmes admirablement reçus par une bonne famille chilienne et peu après nous poursuivions notre route par de tortueux sentiers pour aboutir à l'immense plaine de *Norquin*. Les rayons ardents du soleil nous forçaient à marcher vite et nous excitions nos montures afin de pouvoir arriver plus vite à une misérable cabane située au pied de rochers énormes qui ressemblaient à une forteresse inexpugnable. Vers le soir, toute la caravane repartait pour *Quili-Malal* où nous attendaient un certain nombre de bons chrétiens et beaucoup d'Indiens. *Quili-Malal* est une riche plaine de forme ovale, avec d'immenses pâturages et différentes rivières qui l'arrosent, et une couronne de montagnes la protège contre les vents.

Notre séjour à *Quili-Malal* fut de huit jours, et tous purent facilement entendre la parole de Dieu, assister à la sainte Messe et recevoir les sacrements. Dans le même temps, D. Milanesio et D. Gavotto allèrent donner une mission dans les vallées arrosées par le fleuve *Trucuman* et qui se trouvaient à plus de 25 lieues de *Quili-Malal*. Notre chapelle n'était qu'une misérable bicoque aux murs de briques non cuites, au toit de branches et de paille, que nous décorâmes de notre

mieux avec les draps et les étoffes que nous emportons toujours dans nos courses. Elle appartenait à un bon provincial de Mendoza qui fut très heureux de nous la céder pour la transformer en chapelle pendant la mission. Monseigneur et son secrétaire parvinrent à se loger sous un hangar ; D. Franchini et le catéchiste au milieu de buissons ; quant aux soldats ils s'installèrent en plein air.

Pendant ces huit jours de prédications et de cérémonies, ce fut une affluence continuelle de familles chrétiennes qui venaient remplir leurs devoirs religieux. Les baptêmes furent très nombreux, et Monseigneur confirma des vieillards de plus de 70 ans. Tous les Indiens des environs quittèrent aussi leurs *Tolderie* et accoururent à la mission pour y faire baptiser les petits enfants et même de grands jeunes gens encore infidèles. Cependant nous ne pûmes pas décider deux pauvres vieillards à se convertir à la foi chrétienne ; ils disaient qu'ils étaient trop vieux pour changer de religion. Nous eûmes toutefois la consolation de voir à la mission une bonne vieille qui comptait plus de cent ans. Elle avait connu Monseigneur et l'avait reçu dans sa demeure en 1887, lors de sa première visite sur les bords du fleuve *Arileo*, et elle était impatiente de le revoir et de participer aux grâces de la mission. Elle avait conservé toutes ses facultés, et dirigeait encore son cheval avec une vigueur toute juvénile. Elle arriva avec ses fils déjà fort âgés et une nombreuse bande de petits enfants et d'arrière petits enfants. Elle assista pendant quatre jours aux exercices de la mission, et pendant tout ce temps Monseigneur ayant égard à son âge avancé, l'invita chaque matin à prendre le café et partagea avec elle à midi la soupe que nos dévoués soldats nous préparaient. Une autre pauvre femme, bien malade, se fit transporter dans une *catango* (voiture du pays) à la mission pour y recevoir pour la dernière fois les sacrements. Comme son état était grave, Monseigneur l'autorisa à communier en viatique, et lui procura tous les soins de jour et de nuit qu'il put lui rendre. Aussi, en retournant à sa cabane, la bonne vieille ne faisait que remercier Notre Seigneur et la Madone Marie Auxiliatrice.

(A suivre).

COLOMBIE

Don Albéra aux lazarets de Contratacion et d'Agua de Dios.

Bogota, 27 Octobre 1902.

TRÈS VÉNÉRÉ PÈRE,

Nous voici enfin de retour de notre visite aux lazarets des lépreux de la Colombie. Je dis nous, car cette fois je n'étais pas seul comme les années passées, j'avais deux très agréables compagnons, Don Albéra, votre cher représentant et son secrétaire.

Nous partîmes de Bogota le 9 Septembre nous dirigeant vers le département de Santander où se trouve le lazaret de *Contratacion*. La guerre n'était pas encore terminée, et certains chemins n'étant pas très sûrs, nous dûmes faire un tour beaucoup plus long pour y parvenir. Le voyage dura près de douze jours, en y comprenant un séjour de 48 heures dans la ville de Socorro, résidence de l'évêque du diocèse avec lequel nous avions quelques affaires à traiter au sujet du lazaret. Je n'insisterai pas sur les péripéties de ce long voyage à travers de hautes montagnes et par des sentiers de chèvres, très dangereux et presque impraticables; j'aime mieux, bien cher père, vous entretenir des fruits spirituels et même temporels si abondants qu'a produits dans ces lazarets la visite de votre représentant.

Commençant par les seconds, je vous dirai que dès le premier jour D. Albéra, aidé de son secrétaire et de celui qui vous écrit, distribua à tous les lépreux une certaine quantité d'argent qu'il avait pu se procurer. On donna aussi à chacun un demi kilo de viande, autant de riz et deux mesures de sucre de canne que de généreux bienfaiteurs lui avaient fourni. Par ce moyen D. Albéra put voir tous ces pauvres malheureux atteints du plus hideux de toutes les maux, la lèpre, et leur adresser quelques paroles de consolation. Je ne saurais traduire les émotions qu'il éprouva pendant les deux jours que dura cette distribution; il se chargera lui-même de vous en parler à son temps.

Une fois les misères du corps un peu soulagées, on se mit en devoir de soigner celles

de l'âme par une mission de huit jours à laquelle tous les lépreux qui avaient encore l'usage de leurs jambes prirent part avec grand enthousiasme. En même temps D. Albéra présidait les exercices spirituels des Filles de Marie Auxiliatrice, annexées à ce lazaret. Il leur prêchait à trois reprises différentes par jour, et il passait le temps libre à confesser ces pauvres lépreux qui attirés par sa douceur et sa charité, tenaient à lui confier leurs misères et leurs peines. Il fut aidé dans ce pénible ministère par son secrétaire et deux de nos confrères, attachés à l'œuvre du lazaret. Les fruits de cette mission furent des plus consolants; le chiffre des communions dépassa 1700. Don Albéra voulut lui-même dire la messe, et ce fut d'une main tremblante, le cœur très ému, qu'il distribua la sainte Eucharistie. Une seconde messe solennelle en présence du S. Sacrement était célébrée à 9 heures, et D. Gusmano y prêchait sur Jésus-hostie. A deux heures de l'après-midi eut lieu la procession qui fut vraiment imposante. Au chant des cantiques que répétaient plus de cent Enfants de Marie dirigées par les Sœurs, au bruit des pétards et des fusées qui éclataient de toutes parts, le clergé précédait D. Albéra que suivait un flot de peuple recueilli. Le bon Supérieur portait le S. Sacrement. Il nous a dit depuis que jamais il n'avait ressenti tant d'émotion que pendant cette procession. Il le proclama dans le sermon de clôture où il sut trouver les paroles les plus touchantes pour exhorter nos chers lépreux à être fidèles aux résolutions prises pendant cette mission. Je ne crains pas de me tromper en disant que ces huit jours furent pour D. Albéra une révélation de tout le bien que font les Fils de D. Bosco à Contratacion et l'affection vraiment sincère que les lépreux portent aux Salésiens qui les assistent et les dirigent avec tant d'abnégation.

La mission était à peine terminée que l'on revenait vite à Bogota pour de là se diriger sur le lazaret d'Agua de Dios. Que de ruines a amoncelées par là la révolution qui continue depuis 38 mois ses tristes exploits! Nous étions à Bogota le 28 septembre, et nous en repartîmes le 2 octobre pour le lazaret de Cundinamarca ou d'Agua de Dios. Nous y arrivâmes très heureusement sur le

soir du lendemain et nous surprenions nos confrères et les bons lépreux qui ne comptant sur nous que pour le quatre, travaillaient à préparer les arcs de triomphe et les décorations. Quelle confusion! Quelle mortification pour eux lorsqu'ils nous aperçurent et alors que rien n'était prêt!! Leurs travaux ne furent cependant pas inutiles, car comme nous le verrons plus loin, ils servirent pour une magnifique procession. Nous nous informons vite si la mission avait été annoncée et si tout était disposé à cet effet.

Rien n'est fait, nous répondirent nos prêtres. Nous n'avons pas annoncé la mission pour des motifs très graves, insurmontables. Les soldats libéraux qui à douze reprises sont entrés dans le lazaret pendant ces trois années de guerre, le pillage auquel ils se sont livrés ont aigri fortement les esprits de tous les malades; les haines et les inimitiés sont si profondes dans tous les cœurs que bien peu seraient en état de faire une mission sérieuse. Le moment n'est pas favorable, et les fatigues d'une mission de huit ou dix jours seraient vaines. Attendons quelques mois; peut-être pourrons-nous faire plus tard quelque bien; aujourd'hui ce serait un trou dans l'eau.

Les raisons étaient vraies et fondées, mais elles n'étaient pas convaincantes. Aussi, le soir même, D. Albéra profitant de ce qu'un grand nombre de personnes s'étaient rendues à l'église pour réciter le chapelet et un peu pour voir le représentant du successeur de D. Bosco, D. Albéra, dis-je, annonça officiellement la Mission. Il dit qu'elle s'ouvrirait le lendemain et il les engagea tous à tirer profit de ces jours de bénédiction que le Seigneur leur accordait dans sa grande miséricorde. « Puisque, leur dit-il, vous souffrez tant du corps, faites en sorte de souffrir moins de l'âme, en vous réconciliant avec Dieu. Cela ne dépend que de vous. Nous sommes impuissants à guérir la lèpre du corps, permettez-nous de vous ôter la lèpre spirituelle. » Ce petit discours alla au cœur de tous les assistants qui en parlèrent aux absents, et le lendemain l'église était comble au sermon d'ouverture. D. Albéra voulut prêcher chaque jour et choisit l'heure la plus incommode, une heure après diner, alors qu'il y avait de 35 à 37 degrés à l'ombre et que par conséquent l'église était une véritable fournaise. Les fruits

ne tardèrent pas à se faire sentir, et dès le troisième jour les cinq prêtres convoqués pour la mission se mirent à confesser sérieusement, c'est à dire, qu'ils ne terminaient leur ministère qu'à 10 ou 11 heures du soir. Si l'on tient compte des communions distribuées pendant les jours de la mission, on arrive au chiffre de plus de 4000. Les plus obstinés cédèrent devant les doux appels de Notre Seigneur, et je ne crois pas qu'il y eut une seule exception. Des hommes qui ne s'étaient pas approchés depuis 30 ou 40 ans de la Sainte Communion reçurent leur Dieu avec une fois vive et un amour ardent. En somme, ce fut une abondance miraculeuse de grâces qui se succéda à Agua de Dios pendant ces huit jours. Louanges et actions de grâces au Seigneur de qui vient tout bien.

*
**

Dès que le souper fut fini, D. Albéra me dit: « Nous partirons demain d'assez bonne heure, car je voudrais arriver à Bogota en deux jours. Il y a déjà deux mois que je suis en Colombie et j'ai hâte de continuer ma mission. » On disposa donc tout pour partir vers les cinq heures du matin, et à ce moment les trois voyageurs avaient dit la sainte Messe, ils avaient déjeuné et étaient prêts. Mais ils avaient compté sans leurs hôtes. A six heures les mules qui devaient les transporter à Bogota n'étaient pas encore arrivées. On ne voyait rien à 7 heures. Et 8, 9, 10 heures sonnèrent sans que l'on aperçut les montures. De temps en temps arrivait un messenger qui nous disait: « Il manque deux mules. Il en manque deux! » puis « il en manque encore une qui probablement s'est enfuie de la prairie où elles étaient enfermées. Prenez patience! »

Ce n'étaient là que mensonges, comme nous le découvrîmes dans la suite. A midi, la mule était toujours introuvable! A ce moment se présenta une délégation des principaux notables du lazaret, qui venaient prier D. Albéra et ses compagnons d'accepter, puisqu'il leur était impossible de partir, l'invitation que la population toute entière leur faisait, de venir visiter l'asile (l'hospice) qu'ils n'avaient pas eu le temps de voir. Nous déposons donc nos bagages dont nous étions encore chargés et nous nous rendons à l'asile. Quelle surprise nous y attendait!

Les 120 soldats de la garnison avec leurs officiers en grande tenue étaient placés à l'entrée et présentèrent les armes au représentant de D. Rua. L'entrée de l'hôpital était décorée de drapeaux de toutes couleurs et de guirlandes de fleurs. On entendait à l'intérieur un vacarme qui révélait la présence d'une quantité de personnes. Et en effet nous aperçûmes dans une grande salle une immense foule serrée comme des sardines dans un baril. A droite, on voyait en très bon ordre plus d'une centaine de jeunes filles portant la médaille de la T. S. Vierge; ce sont les Enfants de Marie d'Agua de Dios; à gauche une autre centaine de jeunes garçons revêtus de la médaille de S. Louis. Autour se trouvait la musique de l'oratoire, et dans le fond tout le peuple qui avait pu s'introduire dans la salle. Au centre, de longues files de chaises où étaient assis les plus illustres dames et messieurs du pays, tous lépreux, ainsi qu'une Sœur de Charité, une religieuse du Tiers-Ordre de S. Dominique, un clerc salésien, depuis devenu prêtre, enfin un prêtre du diocèse. Sur les murs, tout alentour, se voyaient des banderolles, des cartonches, des écussons sur lesquels on lisait: Vive Don Bosco, vive D. Rua, vive D. Albéra, vive D. Unia, vive les Salésiens, amis des pauvres lépreux de la Colombie. Au moment où Don Albéra entra dans la salle, tous se levèrent et l'acclamèrent avec des cris rauques et les démonstrations les plus bruyantes. La musique attaque aussitôt un hymne composé par notre Garlaschi et que répètent à l'envi les deux cents enfants et jeunes filles. Puis viennent les discours que je ne me sens pas capable de résumer, tant ils étaient beaux et émouvants. D. Albéra les a recueillis et espère les publier un jour tant il les a appréciés. Mais ce ne sont pas seulement des discours; nous entendons aussi des monologues, des dialogues, des poésies, des chœurs de bambins soutenus par l'orchestre, un solo d'un tout jeune enfant magistralement accompagné par un violon; bref, ce fut une véritable académie qui ne dura pas moins de deux heures.

Ce que je ne veux pas passer sous silence, c'est le compliment que fit une dame encore jeune au nom de toutes les mères chrétiennes. Après quelques phrases, elle en vint à décrire les impressions ressenties par une mère

qui ressent les premiers symptômes du terrible mal. Les jours, dit-elle, les mois, les années s'écoulaient, et chaque jour le mal fait des progrès; elle le sent. Quelles angoisses mortelles! Elle a encore son mari et plusieurs enfants. Un matin après une nuit de lutte atroce, elle se décide enfin. Elle revêt ce qu'elle a de plus propre, prend quelques provisions de bouche, puis se rend auprès des lits où dorment paisiblement ses chers enfants. Elle regarde tout autour d'elle et se voyant seule, elle baise pour ainsi dire furtivement et pour la dernière fois ses fils, elle les embrasse délicatement et une seule fois pour ne pas les réveiller, puis, toute baignée de larmes, elle s'échappe de sa maison, laissant sur le bureau de son mari ce billet écrit d'une main tremblante: Je sens que je suis atteinte de la lèpre depuis quelques mois, je n'ai plus la force de lutter ni de résister, je crains de rendre malheureux nos chers enfants en leur communiquant la contagion par mon haleine, mes baisers, ma présence... Adieu! je m'enfuis à Agua de Dios. Sois bon, fais en sorte que nos enfants soient bons; sauve-les au moins de la lèpre de l'âme, si tu ne peux les sauver de la lèpre du corps. Peut-être ne nous reverrons-nous plus sur cette terre, mais j'espère que le Seigneur nous réunira tous dans le ciel. Adieu pour la dernière fois! » En entendant ce récit raconté par la mère elle-même, je me sentais trembler d'émotion; un frémissement courait dans tous mes membres; mon sang bouillonnait et mes yeux étaient remplis de larmes. Je suis certain que tous éprouvaient les mêmes sensations. D. Albéra se leva pour dire quelques mots et adresser à tous ses remerciements, mais trop ému il s'arrêta brusquement me disant: « Parlez! » Je m'en défendis le plus que je pus: d'ailleurs après ces discours si touchants, si pathétiques, il ne m'aurait pas été possible de prononcer deux phrases, car les larmes m'en auraient empêché. Je préférerais donc me taire. D. Albéra donne une dernière fois sa bénédiction que tous reçurent à genoux. « A nous revoir au ciel avec Don Bosco! » dit-il, et nous sortîmes en silence, tant l'émotion poignante remplissait nos cœurs.

(A suivre.)

A TRAVERS L'ÉQUATEUR (*)

(*Impressions de voyage*)

Episode d'une nuit.

Les maisons réservées aux personnes respectables étaient tout simplement deux boîtes en carton goudronné, taillées comme des sarcophages et n'atteignant pas deux mètres de hauteur. Nous entrâmes dans l'une d'elles, et le Capitaine, élevant une petite lanterne, nous montraît deux pauvres hamacs suspendus à deux pieds du sol, et nous disait : « Ici l'on est en sûreté ; tous mes soldats font leur garde. » De fait, leur tente était là tout auprès, et on voyait étendus tout de leur long quinze ou vingt hommes de la police. Nous étions donc tranquilles et nous pouvions dormir en paix. Il ne fut cependant pas nécessaire que les coqs s'écorchassent le gosier pour nous réveiller, car le sommeil avait disparu avec les étoiles que par les trous de notre palais nous voyions filer, tandis que une froide brise en profitait pour entrer chez nous et nous tenir une conversation dont nous nous serions facilement dispensés.

L'eau, encore plus froide du fleuve, produisit sur nous une réaction utile, lorsque de très grand matin nous nous y lavâmes. Nous nous rendîmes ensuite chez l'homme vaillant pour lui faire visite. L'esplanade située devant sa maison et qui sera bientôt la grande place de ce pays d'avenir, n'est qu'un vaste dortoir où, sur la terre nue et malgré le froid, repose une centaine d'indiens qui dans tous leurs voyages, ne veulent pas d'autre lit. Dans la maison, au dehors, partout on dort : mais nous nous chargeons du réveil. Dès que l'autel portatif est préparé pour le saint Sacrifice, nous sonnons à toute volée la clochette qui à ce moment vaut bien une grosse cloche, et en peu d'instant tout le monde est réuni. Nous célébrons la sainte Messe, au cours de laquelle beaucoup de ces pauvres indiens s'ingénient, mais avec peu de succès, à tracer sur eux le signe de la croix et à prononcer les prières. Il nous faut ensuite nous hâter, car le jour en ces parages n'est pas long, et Monseigneur désire voir D. Albéra qui doit arriver à Cuença, de retour de

Gualaquiza. On prend sur le pouce un petit morceau, et nous faisons connaissance avec nos montures qui n'ont rien de martial mais qui néanmoins se comportèrent très bien avec leurs cavaliers sans expérience. Nous disons au revoir à nos amis tandis que quelques-uns de ces nègres, certainement catholiques, nous présentent leurs petits enfants pour les bénir, en nous disant : « *My good father, bless my child's*, mon bon Père, bénissez mon enfant. »

Par monts et par vaux.

Nous sommes donc en route, Monseigneur en avant ; je le suis, et à quelques pas plus loin notre *arriero* ou guide, qui marche à pied, suivant l'habitude des Indiens, lorsque la fatigue ne les fait pas s'accrocher à la queue des animaux fort dociles. Nous n'étions pas seuls, car un compagnon s'était joint à nous à l'improviste. Le jeune Marquez, élève de l'oratoire de Cuença, retournait en cette ville et voulut jouir de notre bonne compagnie, il nous offrit la sienne. A vrai dire, nous étions loin d'aller au devant des aventures, et cependant la qualité des harnais de nos montures, la disposition de la cavalcade, et surtout l'étrangeté de nos costumes, Monseigneur était revêtu de l'habit pontifical, mais chaussé de grosses bottes, et j'avais pour coiffure une barrette anglaise ; tout nous faisait prévoir que nous ne nous en tirerions pas sans quelque aventure digne d'être contée.

Notre itinéraire parfaitement arrêté devait nous amener à Chunchi et de là à Cañar, mais nous étions à peine au premier tournant de la route que l'*arriero* nous déclara qu'il connaissait un chemin magnifique, très sûr et bien plus court, et que ce serait celui-là qu'il fallait prendre.

Allons ! c'est bien ! Pourvu que l'on arrive.

Mais voici qu'après avoir longé les bases de plusieurs petites montagnes dans un sentier très étroit, après avoir grimpé plusieurs centaines de mètres et en avoir descendu trois fois le double, en traversant plusieurs rivières, notre guide s'arrête ; son visage devient affreusement pâle et il se met à soupirer en tenant son ventre à deux mains : c'était là la cause de ses tourments. Ni les frictions rapides et brusques, ni quelques gouttes de laudanum ne parviennent à le calmer : au contraire, les plaintes ne faisaient qu'augmenter et l'infortuné ne pouvait plus se

(1) Voir *Bulletin* de février et mars 1903.

remuer. Par bonheur nous apercevions encore dans le lointain quelques maisonnettes. Nous conduisons le malade dans l'une d'elles, et nous nous remettons en route, cherchant notre chemin à travers les broussailles, et espérant bien que le guide pourrait nous rejoindre.

La nature allait changeant peu à peu d'aspect à mesure que l'on montait ou que l'on descendait. Tantôt c'était un vent véritablement glacial qui nous frappait au visage, tantôt c'était comme un zéphir des tropiques, et à tout moment la scène variait entre des crêtes de montagnes horribles et froides, leurs pentes exposées au bon soleil, et de splendides vallées riches en bananiers et en cannes à sucre.

Vers midi, le sentier devient humide, puis boueux, et en passant de buissons en buissons, de bosquets en bosquets, nous parvenons définitivement à la forêt. La clarté a disparu pour faire place à un léger voile gris-blanchâtre, signe précurseur de la neige, et celle-ci ne tarde pas à tomber en une pluie fine et persistante. Peu nous importait le bain; nous savions qu'un peu de soleil ardent remédierait à tout. Mais le sentier se bifurquait à plusieurs endroits et l'ignorance où nous étions du but où il nous conduisait, était pénible pour nous. La boue était devenue plus épaisse; nous devions passer sur des cailloux glissants, sur des pierres polies qui étaient des menaces continuelles de chute pour nos montures. Ajoutez à cela que des palmiers dont le tronc avait été soulevé de terre, laissaient voir les trous ou fosses de ces troncs, et nous devions prudemment conduire nos chevaux, sous peine de les voir tomber et nous entraîner avec eux. D'autres fois ces palmiers formaient en travers du sentier des sortes de ponts très dangereux. Nous venions précisément de sortir d'un de ces fossés, lorsque nous apercevons un de ces ponts, et pour éviter que les bêtes ne mettent le pied dans quelques fentes et ne courent de grands risques, nous préférons passer plus bas. Il nous fallut donc franchir des branches et des troncs qui encombraient le passage, et les bêtes craintives et chancelantes s'abattirent avec nous. Mon cheval, plus petit, put facilement et vite se relever, mais celui de Monseigneur resta allongé à terre, écrasant malheureusement de son poids une des jambes de l'évêque: c'est avec beau-

coup de peine et après un long temps que nous pûmes, le jeune Marquez et moi, retirer Monseigneur, tout crotté, les membres rompus et meurtris. Son cheval ayant été dégagé et relevé, nous continuons notre route, nous attendant à de nouvelles aventures. Mais heureusement les aboiements des chiens et le chant d'un coq nous firent comprendre que nous étions à proximité d'habitations humaines.

Coyachi.

En effet, après quelques instants nous arrivons à un endroit découvert où se trouvaient deux cabanes. L'une d'elles avait la prétention d'être une maison, faite de troncs d'arbres rugueux, non joints entre eux, et couverte de paille. Il y avait auprès un champ de fèves et de pommes de terre; plus loin une petite prairie, puis de nouveau le bois sur la lisière duquel se voyaient d'autres cabanes. C'était Coyachi. Les aboiements des chiens font sortir de la première cabane un enfant d'environ 10 ans, au visage sale, à la chevelure embrouillée et porteur d'une chemise qui avait du être, il y a fort longtemps, de couleur blanche. Derrière lui apparaît un Indien qui semblait avoir vingt ans, au regard hébété et possesseur d'un énorme et repoussant goître. Tous deux, dès qu'ils nous voient, s'empressent de rentrer, pour revenir avec une femme qui leur ressemblait en malpropreté et en mal de gorge et qui nettoyait du maïs dans un crible. Elle nous considéra avec une grande surprise, mais son regard était intelligent: elle déposa son crible et se hâta d'appeler les habitants de l'autre cabane.

(A suivre)

Consécration solennelle de la République au Sacré-Cœur de Jésus

(Lettre de D. Evasio Rabagliati)

Bogotá, 23 juin 1902.

TRÈS VÉNÉRÉ PÈRE,



ENFIN, après trois ans pendant lesquels je n'ai pu vous donner que de mauvaises nouvelles, il m'est aujourd'hui donné de vous entretenir d'un

sujet bien beau et fort consolant. Depuis le 18 octobre 1899, et même avant, toutes mes lettres ne vous parlaient que d'une seule chose, répétaient sans cesse le même refrain : nous sommes toujours en guerre, les meurtres, les incendies, les ruines s'accroissent, les maladies infectieuses se développent partout; dans les pays chauds et marécageux, c'est la fièvre jaune; dans les montagnes et les climats tempérés, nous rencontrons le typhus, la variole, la dysenterie, la pneumonie, etc.; le nombre des victimes de ces épidémies est considérable. Hélas! notre maison a payé son tribut, et trop largement. En 1899, année de l'ouverture de la guerre, quatre confrères, jeunes et pleins de vie, mouraient du typhus, en 1900 nous en perdions un atteint de la fièvre jaune à Agua de Dios; deux autres en 1901, et pendant cette année 1902, la lèpre nous en enlevait un huitième. J'ai l'intention de vous écrire à l'occasion de cette dernière mort, mais aujourd'hui le but de ma lettre est tout autre. Nous n'avons pas été les seuls religieux visités par la mort, durant ces guerres de trois ans. Les Sœurs de Charité ont perdu plus de 30 des leurs, presque toutes sont mortes dans les ambulances militaires ou dans les hôpitaux.

Chez les Pères Jésuites, deux sont morts de la fièvre jaune, un autre, sur le champ de bataille même, frappé d'une balle, tandis qu'il confessait les soldats tombés. Des télégrammes partis d'ici et publiés par des journaux étrangers ont prétendu que ce Jésuite, Luigi Espagna, n'était ni plus ni moins qu'un général qui, armé de toutes pièces, combattait à la tête des bataillons du Gouvernement! Quel éhonté mensonge! Ce valeureux officier était un pauvre et simple prêtre qui ne recula jamais devant l'ennemi, pas plus que devant aucun danger, lorsqu'il s'agit de son devoir. Mais je m'aperçois que je m'écarte de mon sujet; j'y reviens à l'instant.

Dans les premiers mois de cette année et pour des causes que je n'ai pas à expliquer ici, la révolution avait fait dans le pays des pas de géant, et sûre du triomphe final, enhardie par de partielles victoires, elle avait décidé d'attaquer la capitale elle-même et de la réduire par le fer et la famine. On en vit la preuve dans les rencontres meurtrières qui eurent lieu simultanément et sur différents points des environs de Bogotà, et je

dois ajouter que presque toutes ces rencontres furent favorables à la révolution.

Le bon pasteur du diocèse, le vénérable archevêque qui aime toutes ses brebis, n'a pas cessé durant ces trois longues années de cruelles luttes, de s'entremettre pour faire cesser les hostilités, et dans toutes ses lettres pastorales, il prêchait la concorde; mais c'était peine inutile et temps perdu, le grondement du canon empêchait d'entendre la voix si douce de la charité et de la paix qui descendait des chaires de toutes les églises. Il eut, au mois de mai dernier, l'heureuse inspiration d'annoncer par le moyen d'une lettre pastorale extraordinaire, *un vœu national*, prescrivant de consacrer au Sacré-Cœur de Jésus avec la plus grande solennité possible toute la République de Colombie, aussi bien pour obtenir la fin de la guerre que pour consolider la future paix, et de laisser à la postérité, comme témoignage perpétuel de ce fait grandiose, un temple magnifique que l'on érigerait à Bogotà, centre de cette République. Chose vraiment merveilleuse! En moins de deux mois les affaires prirent une tournure telle que l'on put véritablement prévoir la cessation de la guerre.

Comment décrire le magnifique spectacle que présentait hier 22 juin la Capitale! Le Gouvernement tout entier, c'est-à-dire, le Président de la République, Giuseppe Emmanuele Marroquin, entouré de tous ses ministres, le gouverneur avec ses secrétaires, le Syndic avec tous les employés, les membres de la Cour Suprême, le Procureur général de la nation, les principaux chefs de l'armée, les représentants de toutes les familles religieuses, de tous les collèges et une foule immense remplissaient la vaste Cathédrale et s'unissaient au premier Pasteur pour adorer le Très Saint Sacrement, exposé au milieu de centaines de lumières et pour faire acte public et solennel de consécration au Sacré-Cœur de Jésus. Un de nos grands orateurs, le chanoine Raffaele Carasquilla, anciennement ministre de l'Instruction Publique adressait à l'assemblée émue un splendide discours sur l'affectueux amour qui coule continuellement du Cœur de Jésus et cherche à se répandre sur tous les assistants, comme pour y éteindre les flammes de haine, d'inimitié, en un mot, de toutes les passions qu'allument les guerres civiles. Ce fut une cérémonie vraiment inoubliable.

Et cependant la partie la plus belle de la fête était réservée à l'après-midi. Dès une heure, la cathédrale suffisait à peine pour contenir l'affluence de peuple qui y était entré et qui devait assister à une procession solennelle. La grande place de Bolivar présentait l'aspect d'une fourmillère. On se proposait de porter triomphalement à travers les principales rues de la cité la statue du Sacré-Cœur jusqu'à l'endroit fixé pour l'érection du temple, conséquence du vœu national. Toutes les autorités ecclésiastiques et civiles étaient présentes, vêtues de leurs somptueux ornements et de leurs habits de parade. Le cortège ne rentra qu'à 4 heures dans l'immense cathédrale: il était composé des élèves de toutes les écoles, de tous les collèges, des associations religieuses qui marchaient en double rang et portaient leurs bannières et étendards, puis venait le Séminaire, suivi d'une députation de tous les ordres religieux, enfin la statue du Sacré-Cœur placée sur les épaules de robustes soldats zappatores, ou du génie militaire, comme nous dirions.

Trois chanoines portaient tour à tour un superbe étendard tout d'or et de soie que le Gouvernement avait fait broder en souvenir de la solennité. Derrière la statue marchaient l'Archevêque entouré de ses chanoines, le Président de la République, ses Ministres et les hauts dignitaires de l'État; tous étaient découverts, malgré le soleil et même la pluie qui à trois reprises différentes, tomba assez fortement. Ce fut dans cet ordre que la procession traversa toute la ville au milieu d'une population frémissante d'enthousiasme, tandis que le clergé, partagé en deux chœurs, chantait les Litanies des Saints,

Dès que l'imposante manifestation fut parvenue à l'emplacement de la future basilique, les musiques militaires sonnèrent au champ, puis, la foule immense gardant le silence qui convenait à pareil acte religieux, un jeune catholique prit la parole au nom du Gouvernement et, dans un langage d'admirable éloquence, expliqua la signification du vœu solennel qu'accomplissaient en ce moment les autorités de la ville et de l'État, si parfaitement unies dans un même sentiment.

Pendant ce temps, des comités de dames et de messieurs désignés spécialement parcouraient les rangs et recueillaient les offrandes qui devaient servir à l'érection du mo-

nument. A l'issue du discours et aux accords de l'hymne national, le cortège reprenait en bon ordre et par d'autres rues le chemin de la Cathédrale où devait avoir lieu la consécration de la nation au Sacré-Cœur de Jésus et le chant du *Te Deum* de la reconnaissance. L'Archevêque monta en chaire, et au milieu de l'émotion générale de l'immense assistance qui remplissait le vaste vaisseau tout entier, il lut la formule de consécration que tous répétèrent à l'unisson.

Ce fut une fête vraiment nationale, car à pareil jour et à presque pareille heure les autres villes de l'État de Colombie accomplissaient le même acte que nous faisons à Bogotà.

Tel est le gouvernement que depuis trois ans des perturbateurs colombiens, aidés de sectaires européens ou américains cherchaient à renverser. La grande faute qu'on lui reproche n'est pas sa mauvaise administration, comme ses adversaires se plaisent à le dire et à le redire sur tous les tons: ce n'est pas non plus le défaut de popularité, comme d'autres le prétendent. Non, l'unique faute de ce gouvernement, et que ne lui pardonneront jamais ses ennemis, c'est son sincère esprit religieux, c'est la protection si franche qu'il accorde à l'Église, au clergé, aux congrégations religieuses, c'est son amour pour le Pape.... *inde irae*. Mais si, autrefois, les efforts des mauvais ont été vains pour abattre cette catholique nation, alors que, malgré les instances réitérées et si ardentes de l'ancien archevêque Mgr Velasco, on ne voulait pas ou on n'osait pas faire le grand pas, que sera-ce donc maintenant que plus de la moitié de la Colombie, foulant aux pieds tout respect humain, est prosternée devant Celui qui est le véritable *Dominus Dominantium*, le vrai Père des peuples, ou, si l'on aime mieux, maintenant que la Colombie tout entière a cherché un asile et un refuge dans le Cœur sacré de Jésus, donnant ainsi au monde actuel indifférent ou incrédule un exemple unique et rare? Certes, à cette heure, elle peut rester tranquille, car elle est en bonne compagnie. Le navire qui guide cette République vers la prospérité, a Jésus avec lui. On peut bien soulever tout à l'entour d'effroyables orages, multiplier les écueils sous ses pas, et tout tenter pour le submerger, Jésus est là, ce Jésus qui, en d'autres circonstances

commanda aux vents et à la mer, et le calme se fit.

Le temple consacré par vœu national au Cœur sacré de Jésus peut être appelé le temple de la paix, et de ses tabernacles qui renfermeront le *Dieu fort, patient, le Prince de la paix*, il sortira un doux zéphir d'amour, de

concorde et de paix qui lui donnera après ses tristes moments de luttés et de détresse, des jours de prospérité et de gloire.

Votre tout affectionné dans le Cœur de Jésus

EVASIO RABAGLIATI
prêtre.

CHRONIQUE SALÉSIENNE

LIÈGE

Orphelinat St-Jean Berckmans

(Suite)

Deux jours après cette fameuse promenade à Verviers et au barrage de La Gileppe, avait lieu la distribution des prix, présidée par notre évêque bien-aimé, S. G. Mgr Rutten, qui voulait bien continuer la tradition de son cher et regretté prédécesseur. Dans son allocution, il nous rappelle le doux souvenir de Mgr Doutreloux et exhorte les enfants à se montrer toujours par leur piété, leur bonne conduite et leur application au travail les dignes protégés de cet insigne bienfaiteur. Tous écoutaient avec une respectueuse et vive attention la parole simple et si cordiale de Monseigneur Rutten, en qui ils retrouvaient le Père que la Providence leur avait ravi. Ce n'était pas du reste la première fois que maîtres et élèves constataient cette ressemblance. Dès sa première visite à l'Orphelinat Mgr Rutten s'était conquis tous les cœurs, tant par sa paternelle bonté que par cette délicate attention qui l'avait porté à réserver aux enfants de Don Bosco une des premières visites qu'il faisait aux maisons d'éducation de son vaste diocèse.

Cette première visite qui s'effectua le 2 avril était bien faite pour que l'on en garde le souvenir, car elle avait eu pour suite un jour de congé et une grande promenade. Par un hasard providentiel l'ami constant et dévoué de l'Orphelinat, M. le Chevalier de Lance se trouvait avec nous au moment où nous recevions Mgr Rutten, et il s'empressa d'offrir comme but de la promenade sa maison de campagne située à Hermalle. Un tonnerre d'applaudissements fut la réponse à cette gracieuse proposition. Comme l'on était en ce moment en pleine période de travail scolaire, on en remit l'exécution au temps plus propice des vacances, et quelques jours après la fête de l'Assomption tout l'Orphelinat se trouvait réuni dans cette belle propriété où nous accueillait avec une bonté vraiment maternelle Mlle de Lance et où nous avions de nouveau le bonheur de voir Mgr Rutten qui voulait prouver une fois

de plus son attachement à son petit peuple de la rue des Wallons.

Le 30 août, grand branlebas dans la maison : c'est le premier départ en vacances de ceux qui ont encore quelques parents ; ces départs se continueront jusque fin septembre pour les favorisés. Quant à ceux qui ne peuvent pas se rendre chez eux, les vacances ne sont pas moins joyeuses, car chaque jour ils font de longues et intéressantes promenades.

Sur ces entrefaites nous arrive l'heureuse nouvelle de la nomination de D. Scaloni comme Inspecteur des Maisons salésiennes de Belgique. Une telle nomination ne pouvait passer inaperçue. On organise dans le plus grand secret une magnifique fête dont la date est fixée au 5 novembre, presque au lendemain des Quarante Heures. La veille, présentation des vœux et souhaits. Après le souper, retraite aux flambeaux, illuminations féeriques, concert splendide, joie délirante des enfants qui ne cessent d'acclamer le nouvel inspecteur et qui y ajoutent le nom de M. Noguier de Malijay, le nouveau directeur qui vient précisément d'arriver. Ce fut une belle soirée où se donnèrent libre cours la reconnaissance et l'affection, et digne prélude de la magnifique journée du lendemain. A la messe de communauté, M. l'Inspecteur eut la consolation de distribuer lui-même la sainte Communion à tous ses enfants. C'est ensuite la Grand'Messe solennelle, célébrée par M. Franken, curé de Heusden, et au cours de laquelle la maîtrise exécute à la perfection la Messe de Jeanne d'Arc de Gounod. Tous les directeurs des diverses maisons de Belgique et l'élite de nos bienfaiteurs y assistent et prennent part au modeste repas qui leur est offert. Nous regrettons de ne pouvoir rapporter ici le toast de M. le Représentant J. Dallemagne, toast plein d'affectueuse amitié pour M. le Supérieur, d'attachement à la Congrégation salésienne, de compassion émue mais aussi de vives espérances pour les chers confrères de France qui connaissent en ce moment les effroyables tourments de l'incertitude et que Dieu n'abandonnera pas. La journée se termina par un séant parfaitement organisée sous tous rapports. Je ne crois pas, à propos

de cette fête, devoir cacher un trait qui montrera bien à nos chers bienfaiteurs la force de la reconnaissance chez nos enfants. Un des supérieurs de la maison demandait aux grands jeunes gens qui s'étaient donnés sans compter aux préparatifs de la fête. « N'êtes vous pas fatigués ? » — « Oh ! non ! Monsieur, répliqua aussitôt l'un deux. Dès lors qu'il s'agit de M. l'Inspecteur, nous en ferions encore dix fois plus sans éprouver la moindre lassitude. » Et cette parole si consolante est l'expression spontanée du sentiment de tous les enfants.

Décembre nous ramène la traditionnelle S. Nicolas. Le bon saint très occupé dans la ville ne peut monter jusqu'à notre Butte, mais il délègue les Dames du Vestiaire qui se présentent, chargées de chauds vêtements et de... non moins bonnes friandises. Elles tiennent elles-mêmes à nous faire la distribution *des dernières* à l'heure du goûter que nous prenons solennellement cette fois au réfectoire. Tout marchait bien, les provisions s'épalaient devant chacun, et on comptait sans... l'acétylène qui s'offensa d'être invitée à la dernière minute et nous joua le tour exécrable de s'escamoter elle-même. Bonnes et chères dames du Vestiaire ! vous vous lamentiez à la pensée que, privés de lumière, les enfants ne pourraient pas faire honneur à vos succulentes tartes ! Qu'avez-vous dit lorsque, les ténèbres disparaissant, vous avez constaté les *plats nets* et que vous avez pu lire sur la figure des préférés de St-Nicolas qu'ils savaient parfaitement trouver le chemin de leur... estomac et qu'eux aussi étaient passés maîtres en l'art d'escamotage.

Je fais mémoire des fêtes si touchantes de l'Immaculée-Conception de Marie et de la Nativité de son divin Fils. La piété des enfants fut à l'égal de leur gaieté : c'est la note caractéristique de toutes les fêtes salésiennes.

Nous passons à janvier où les événements se multiplient. Au premier de l'an, nous nous rendons à l'évêché pour présenter nos vœux à S. G. Mgr Rutten qui répondit aux divers compliments par des paroles pleines de bonté. Ce fut les larmes aux yeux que Sa Grandeur nous dit : « Mes amis, vous avez le bonheur de recevoir une éducation chrétienne. Souvenez-vous toujours que si à votre sortie de l'Orphelinat vous aviez le malheur d'oublier les leçons qui vous sont données par vos maîtres, vous seriez beaucoup plus coupables que ceux qui n'ont pas cette facilité de s'instruire de leurs devoirs. » Cet avertissement paternel s'est gravé profondément dans le cœur de tous, et, nous l'espérons, à l'heure de leur entrée dans le monde, chacun de nos enfants le mettra à profit.

Dans le courant de ce même mois, s'ouvre dans

l'église de St Jean Berchmans une retraite pour les émigrés italiens. Puis nous arrivons au 29, fête de S. François de Sales, patron de la Pieuse Société salésienne. C'est aussi celle de M. l'Inspecteur et nous refaisons plus en grand la solennité du 5 novembre. Dans l'après-midi de ce beau jour, M. l'abbé Dobelstein, curé de S. Denis de Liège donne, sous la présidence de Mgr Rutten, la conférence prescrite par le règlement des Coopérateurs. Elle est suivie du salut solennel du T. S. Sacrement, donné par Monseigneur. Le soir, exécution d'un Opéra-Comique, dont le succès dépasse toutes les espérances.

Nous remercions bien vivement notre cher correspondant de Liège et nous espérons qu'il voudra bien continuer à nous tenir régulièrement au courant des faits et gestes de la chère maison de S. Jean Berchmans.



Patagonie Méridionale
Observatoire météorologique-magnétique de l'île Año nuevo.

Río Gallegos (Patagonie méridionale)

Don Joseph Beauvoir a été chargé en octobre dernier par le Préfet Apostolique Mgr Fagnano de visiter la capitale de la Terre de Feu, située dans la péninsule d'*Ushwaia*, dont elle a pris le nom. Nous relevons avec plaisir dans la charmante relation qu'il a faite de cette visite que s'il plait à Notre Seigneur de faire trouver les ressources suffisantes, un de nos missionnaires pourra bien s'établir dans ce centre de 500 habitants, sans compter les centaines d'indiens qui errent dans les alentours. Le 23 octobre, Don Beauvoir célébra la sainte Messe sur la place publique du *Présidio pénal*. Tous les détenus y assistaient ainsi que les soldats, le directeur et quelques uns des principaux habitants. Le directeur de l'établissement tint à donner un dîner solennel en l'honneur de notre cher missionnaire. Celui-ci partait le lendemain d'*Ushwaia* et arrivait le 27 à *Puerto-Cook*, un des ports les plus considérables du monde. C'était là la résidence d'un grand nombre de soldats argentins coupables de quelques délits.

Par une sage disposition du gouvernement, ces malheureux qui sont plus de 200 vont être transportés à *Ushwaia* dont le climat est meilleur. Don Beauvoir y célébra la Messe et adressa quelques douces paroles à ces infortunés, les animant à se résigner à la Providence divine qui saurait bien adoucir leurs châtiments. De *Puerto-Cook*, Don Beauvoir passa dans l'île de l'*Año nuevo*, située à peu de milles de l'île des États où l'on rencontre le fameux établissement de *Farolampo* et l'important Observatoire météorologique-magnétique récemment fondé dans cette île. Sous peu, notre cher confrère se remettra en route pour découvrir les *Indiens Tehuelches* qu'il n'a pas encore aperçus. Nous souhaitons que ce nouveau voyage soit rempli des plus douces consolations et nous recommandons le bon missionnaire aux prières de nos Coopérateurs.

Riobamba (Equateur)

Voici quelques nouvelles que nous donne Don Domenico Comin, parti pour l'Equateur peu après le départ de nos autres missionnaires. Nous avons eu à l'*Avana* une agréable surprise. Le président de la Conférence de Saint Vincent de Paul nous conduisit voir une magnifique maison que l'on céderait aussitôt aux Salésiens pour y établir un établissement destiné à recueillir la jeunesse abandonnée. Il me semble que les Salésiens trouveraient facilement les ressources nécessaires pour mener à bien cette nouvelle entreprise, et formeraient bien vite de zélés coopérateurs. L'archevêque a à cœur cette entreprise et lui donne sa plus vive protection. Les autorités ne sont pas contraires; l'endroit est très agréable et à une petite distance de la ville. Nous y prendrions la direction d'une typographie qui est en bonne voie. Certes elle est grande la nécessité qu'a l'*Avana* de s'occuper de la jeunesse pauvre et abandonnée. On me dit que la ville renferme plus de 400.000 habitants.

Notre émotion fut douce à Panama lorsque nous vîmes le bon évêque nous faire violence pour que nous soyions ses hôtes pendant les quatre jours que nous nous arrêtions là. La réception amicale qu'il nous fit surpasse toute reconnaissance. Non seulement il voulut que nous logions et mangions au palais épiscopal, mais il tint à nous accompagner presque tout le temps. Lorsqu'il apprit la proposition qu'on nous avait faite à l'*Avana*, il nous confirma la nécessité rigoureuse d'y avoir des Salésiens. Que Notre Seigneur suscite de nouvelles vocations afin de pouvoir satisfaire à toutes les demandes qui nous sont continuellement faites.

Une heureuse nouvelle

Un de nos vénérés Supérieurs, D. P. Albéra qui quittait, il y a un peu plus de deux ans, l'Ancien Continent pour aller en qualité de Représentant de notre Honoré Supérieur Général D. Rua, visiter toutes les maisons et les œuvres salésiennes des deux Amériques, s'appête à rentrer de son long voyage, et tout fait espérer qu'il sera au milieu de nous à l'occasion des fêtes de

Pâques. Nous lui envoyons dès aujourd'hui nos meilleurs souhaits d'heureux retour et de bonne arrivée. Les lecteurs du *Bulletin* n'ont pas été sans lire avec un vif intérêt le récit de ses émouvantes pérégrinations et ils peuvent avec nous se réjouir car le bon supérieur tiendra, nous en sommes assurés, à nous communiquer les pages où il a résumé ses diverses et consolantes impressions.

LIVRES offerts gracieusement à notre Direction :

Saint François d'Assise et son école, d'après les documents originaux, in-12, par M. Paul Henry, professeur aux Facultés Catholiques d'Angers. — Prix : 2 francs. Téqui, 29, rue de Tournon, Paris.

L'auteur trouvant avec raison que notre époque semble se livrer sans mesure au culte du veau d'or, constate que néanmoins jamais l'attention ne fut plus attirée par S. François d'Assise, le type idéal du pauvre volontaire de l'Evangile. M. Henry a voulu donner lui aussi sa note dans ce concert unanime de louanges adressé par ceux qui ont étudié sa vie, au fondateur des Frères Mineurs. Cette étude est attachante et scientifique : elle n'accepte que les documents originaux, remonte aux sources et fait revivre avec bonheur le patriarche d'Assise. — Les dernières pages sont consacrées à un « tenant de l'école franciscaine en Bretagne », Yves de Kermartin, le bon saint Yves.

Collection Science et Religion, volumes in-12 à 0 fr. 60. Librairie Bloud, 4, rue Madame, Paris.

Le drame religieux au Moyen-Age, par Marius Sepet, 1 vol.

Les grands ordres religieux : Les Bénédictins, par le R. P. Don Besse; 1 vol.

Les grands ordres religieux : La Compagnie de Jésus, par A. Brou; 1 vol.

Si toutes les Religions se valent ? — par J. Brugere, professeur licencié d'histoire et de philosophie, officier d'Académie; 1 vol.

Études. — 20 mars : Aux bords du Rhin, *Henri Baron*. — Hippolyte Taine, *Lucien Roure*. — La Bible et l'Assyriologie, *Albert Condamin*. — Nominations épiscopales, *Paul Dudon*. — Le dernier Pape d'Avignon, *Jules Doizé*. — Un éducateur populaire de la Bretagne catholique au XIX^e siècle. J. M. de Lamennais, *Henri Chérot*. — Revue des livres. — Événements.

5 avril : Le général Ducrot à Strasbourg (1865-1870), *Henri Chérot*. — L'assistance par le travail à Paris au début du XVII^e siècle, *Yves de la Brière*. — Les Congrégations françaises dans l'Amérique latine, *Jean-Baptiste Piolet*. — Bulletin scientifique, *Auguste Belanger*. — Les lendemains (*Nouvelle*), *Pierre Suau*. — Un érudit Savoisien, *Alain de Bececlière*. — Revue des livres. — Événements.

Nous prévenons nos lecteurs que l'Ouvrage de M. l'abbé Noguier de Malijay sur *le Saint Svaire* est en vente en France, 32, rue Madame, Paris — en Belgique, Librairie salésienne, 57, rue des Wallons, Liège. Le prix en est de 3 f. pour l'étranger, de 2 f. 70 pour la Belgique ou la France, port payé.

L'Ouvrage de M. l'abbé Scaloni, *Capital et travail*, est en vente dans les mêmes librairies, au prix de 1 f. 20 pour l'étranger, de 1 f. 10 pour la Belgique ou la France, port payé.



Grâces et Faveurs

OBTENUES PAR L'INTERCESSION

de Notre-Dame Auxiliatrice

IL n'est personne parmi les chrétiens et surtout parmi les Coopérateurs salésiens qui ne doive s'estimer heureux de pouvoir s'associer, à la veille de la grande fête du Couronnement de Marie Auxiliatrice, aux louanges et aux actions de grâces que la sainte Église adresse à la Mère de Miséricorde en reconnaissance des bienfaits sans nombre dont elle ne cesse de la combler. Sans parler de l'assistance générale que la sainte Vierge accorde à tous les fidèles, et pour laquelle nous lui devons d'éternels remerciements, est-il un chrétien sur la terre, qui ne se sente redevable, envers la Mère de Dieu, de quelques secours particuliers? Quel est celui qui, dans certaines épreuves déterminées, dans certaines nécessités pressantes, n'a eu recours à l'intercession de cette toute puissante Protectrice, et n'en a pas reçu aussitôt assistance et protection? Oui, Dieu nous a donné à tous Marie pour secours universel; sa volonté est que, dans les tentations, les combats, les difficultés de la vie, lorsque nous avons besoin de l'aide d'en-Haut, nous ayons recours à Marie; que nous recevions de ses mains maternelles tous les secours dont nous avons besoin, et que par conséquent, en Elle et par Elle, nous rendions continuellement grâce au Seigneur notre Dieu. Adressons-nous donc à Elle en ces jours bénis, aimons-la, glorifions-la, prions-la pour qu'Elle soit toujours notre fidèle Auxiliatrice.

Je vous envoie la somme de cinq francs pour vos Orphelins en l'honneur de Notre Dame Auxiliatrice et de S. Antoine. Ayant promis de donner une part sur toutes les sommes qui, m'étant dues, me seront rendues, je commence par exécuter ma promesse. Je le ferai mensuellement. Fassent Notre Dame Auxiliatrice et S. Antoine que les recouvrement soient importants et les orphelins y gagneront.

Oran-Eckmühl, 3 mars 1903.

* * *

Ci-joint un mandat-poste de douze francs pour l'œuvre de Notre-Dame Auxiliatrice, en remerciements de grâces et faveurs obtenues par l'intercession de cette bonne Mère.

Locminé, 2 mars 1903.

F. H.

* * *

Ci-inclus un mandat-poste de dix francs en actions de grâces à Notre-Dame Auxiliatrice

et comme suite d'un vœu fait à cette bonne Mère.

Mersina, 4 mars 1903.

B.

* * *

Ayant obtenu de Notre-Dame Auxiliatrice la grâce que je sollicitais, je vous adresse dix francs pour vos orphelins. Gloire et reconnaissance à Notre-Dame Auxiliatrice.

Rivière du Loup (Canada), 2 février 1903.

M. L. P.

* * *

Ci-inclus cinq francs pour plusieurs grâces obtenues par l'intermédiaire de Notre-Dame Auxiliatrice, et cinq autres francs pour qu'elle nous en fasse obtenir une très pressante (la guérison d'un enfant très malade)

Toulouse, 25 février 1903.

* * *

Gloire, amour, reconnaissance à notre bonne

Mère et à saint Antoine de Padoue pour la grâce temporelle qu'ils viennent de nous accorder pour la réussite de notre procès. Ci-joint une offrande de reconnaissance.

Isère, 28 décembre 1902.

A. B. J. G.

Mille actions de grâces à notre-Dame Auxiliatrice pour la réussite d'une demande que j'ai obtenue.

Vienne, 20 février 1903.

J. de VR.

M'étant adressée à N.-D. Auxiliatrice pour obtenir un honorable arrangement dans une affaire commerciale, et ayant été exaucée, je vous envoie ma modeste offrande en remerciement de la grâce obtenue. Gloire et reconnaissance à Notre-Dame Auxiliatrice. Que tous les cœurs affligés s'adressent à Elle et ils obtiendront secours et miséricorde.

Villablard, 4 février 1903.

A. L.

Ayant obtenu de Notre-Dame Auxiliatrice la grâce que je sollicitais, je vous adresse cinq francs pour vos orphelins. Faites encore prier à mon intention pour une autre grâce que je sollicite.

F. C.

Je vous prie d'insérer dans le *Bulletin salésien* les nombreuses grâces que j'ai obtenues depuis un an. Je puis dire que tout ce que j'ai demandé m'a été accordé, quoique indigne de tant de faveurs. Je ne pourrai jamais être assez reconnaissante pour tant de grâces reçues par l'intercession de Notre-Dame Auxiliatrice. Je voudrais que la puissance de Marie soit connue dans le monde entier.

Alger, 17 février 1903.

M. Coopératrice salésienne.

Je vous adresse cinq francs pour les œuvres salésiennes en reconnaissance d'une grâce obtenue par l'intercession de la Sainte-Vierge. A peine avais-je fait intérieurement la promesse d'une offrande que la chose que je désirais s'est arrangée au gré de mes désirs. Je

demande la continuité de la protection de Marie Auxiliatrice sur ma famille.

Le Raincy, 29 janvier 1903.

M. B.

Etant depuis quelques jours en pleine convalescence, je vous remercie des prières dites pour moi et demandées par ma pauvre mère défunte. Je m'acquitte aujourd'hui de l'engagement pris par elle de faire une offrande aux Œuvres de D. Bosco, si j'obtenais guérison complète.

Ayant obtenu de Notre-Dame Auxiliatrice la guérison de mon enfant, je vous envoie deux francs pour faire dire une messe d'actions de grâces. J'avais aussi promis de la faire insérer dans le *Bulletin salésien*, je viens accomplir ma promesse. Gloire, amour à Notre-Dame Auxiliatrice.

M. P.

Ci-joint la somme de deux francs en un mandat-poste pour une Messe d'action de grâces en l'honneur de Notre-Dame Auxiliatrice. Je continue à avoir pleine confiance en la puissance de Marie.

P. B.

Je vous adresse ci-inclus un mandat-poste de trois francs en remerciements pour une grâce obtenue par l'intercession de Notre-Dame Auxiliatrice.

Cours, 13 février 1903.

C. T.

Pour obtenir les faveurs spirituelles ou temporelles que Von désire, D. Bosco recommandait la fréquentation des Sacrements et la pratique d'une Neuvaine consistant en trois Pater, Ave, Gloria, en l'honneur de Notre Seigneur JÉSUS-CHRIST au T. S. Sacrement, suivis d'un Salve Regina. Il recommandait aussi de faire une promesse formelle d'envoyer une offrande, selon ses moyens, au Sanctuaire de Notre Dame Auxiliatrice.





Un Fils de Don Bosco

1850 - 1895

VIE DE MONSEIGNEUR LASAGNA

Missionnaire salésien, Évêque titulaire de Tripoli *

CHAPITRE XXVI

(Suite)

Il visita plusieurs endroits dans la ville ainsi qu'au dehors, afin de choisir celui qui lui paraîtrait le mieux approprié à une maison salésienne. Son choix se fixa sur un terrain où se trouvait déjà en construction une église en l'honneur du Sacré Cœur de Jésus. Bien situé et très grand, le terrain fut jugé suffisant pour y construire une vaste Oratoire et l'église déjà commencée en hommage d'un vœu national sur les plans d'un jeune ingénieur, le docteur Saladino, au cœur généreux, à l'activité prodigieuse. Ne pouvant pas achever toute l'église qui, d'après le plan, devait être un véritable bijou d'architecture, l'ingénieur avait bâti le sanctuaire et le chœur, avec une façade provisoire. Il en résulta donc une gracieuse chapelle qui bientôt devait solennellement s'ouvrir au culte. L'évêque manifesta sa ferme espérance que les Salésiens, se fixant là sans trop tarder, parviendraient, grâce à l'esprit d'initiative qui leur est propre, à mener à bonne fin et en peu d'années, le magnifique temple, et que le nouveau sanctuaire deviendrait bientôt le centre de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus dans son diocèse.

Bien que le voyage que fit D. Lasagna dans l'Etat de S. Paul ne fût qu'une course accomplie dans le but d'y établir une école d'arts et métiers, il n'oublia pas néanmoins un seul instant le bien des âmes, et,

en véritable missionnaire, il mit à profit toutes les occasions pour parvenir à ses fins. Nous en avons la preuve dans ce qui se passa le 3 Septembre. Dès le matin, de très bonne heure et après la célébration de la Sainte Messe, deux ecclésiastiques distingués le conduisirent en voiture hors de la ville pour qu'il pût se faire une juste idée du pays. Du haut d'une colline d'où à l'Ouest apparaissait tout le panorama de S. Paul, ils lui indiquèrent de loin une chapelle surmontée d'un petit clocher, et puis quelques cabanes, enfin, çà et là, éparpillées au milieu des bambous et des bananiers quelques maisonnettes blanches.

— Quelles sont ces maisons? demanda Don Lasagna tout étonné.

— Ce sont, lui répondit-on, les premières maisonnettes d'une colonie italienne qui fut amenée là, il y a près de sept ans, par des spéculateurs avides, et qui, après mille difficultés, commence enfin à prospérer.

— Sont-ils nombreux, ces Italiens?

— Quelques centaines de familles: elles jouissent d'une grande estime à cause de leur bonne conduite. Ce sont les meilleures gens que nous connaissons.

Lorsque la voiture se fut avancée plus près, Don Lasagna en descendit et se dirigea vers la maison la plus rapprochée. Des enfants qui s'amusaient dans la cour, s'enfuirent, remplis de peur, les femmes regardèrent en cachette, derrière les rideaux des fenêtres, intriguées et sans rien dire. Elles ne pouvaient s'imaginer que parmi ces prêtres, il y en eut un qui fut leur compatriote. Mais quand elles l'entendirent parler non seulement l'italien, mais même leur dialecte, ces pauvres

femmes se précipitèrent hors de leurs maisonnettes, et à haute voix, avec la main, avec des mouchoirs elles appelèrent leurs maris dispersés dans les champs; les enfants qui d'abord s'étaient enfuis, revinrent bien vite sur le seuil des portes, et en quelques minutes le missionnaire fut entouré d'une foule de personnes qui allait toujours grossissant, le suivait et lui barrait le passage. « Un prêtre de notre pays, » s'écriaient-elles. « Oh! restez un peu avec nous! »

Cependant un homme ouvrit la chapelle de S. Anne, et tout le monde y entra. Après une courte prière, D. Lasagna adressa à la foule quelques mots aimables de salutation. Il demanda ensuite si l'on avait conservé la foi, si l'on n'avait pas ajouté croyance aux impostures des ministres protestants, si l'on récitait toujours les prières et si l'on enseignait le Catéchisme aux enfants. Il ne s'en tint pas aux affirmations et aux protestations qu'on lui fit; il voulut en avoir la certitude par lui-même et se mit en devoir d'interroger tous, petits et grands. Ce fut alors qu'une petite femme, pour rendre plus facile ce catéchisme improvisé, courut chez elle chercher son vieux catéchisme du diocèse de Vicenze. Aux demandes du prêtre, les enfants s'empressaient de chanter les réponses, sans en manquer une seule syllabe. Et ce Catéchisme qui avait été fait par une pauvre vieille, était la seule instruction religieuse de toute la colonie. C'est à peine si quelques-uns plus fortunés et possesseurs d'un cheval pouvaient se rendre à la ville pour assister à la sainte Messe, mais ils n'osaient pas se confesser, car ils ignoraient la langue portugaise. Quant aux autres, depuis sept ans, ils vivaient sans prêtres, sans sacrements et sans la parole de Dieu. Leur état émut jusqu'aux larmes le missionnaire qui distribua tout ce qu'il avait sur lui de médailles et d'images, leur fit mille recommandations et partit en pleurant, leur promettant de revenir bientôt au milieu d'eux ou de leur envoyer des prêtres qui s'occuperaient des besoins de leurs âmes. Nous verrons comment les Salésiens ont tenu leur parole.

Qui s'étonnera qu'après des scènes si déchirantes qui se multiplièrent plusieurs fois, le bon missionnaire ait pris la plume et écrit des lettres qui arrachèrent des larmes à Don Bosco? Et d'autre part, quelle merveille que

le zèle de D. Bosco, mis à tout instant, à chaque pas, à l'épreuve, ait répété si souvent les expéditions de ses missionnaires? C'est que l'un et l'autre restaient fidèles à leur propre cri de guerre: *Da mihi animas; cætera tolle!* — Donnez-moi des âmes à sauver; peu m'importe le reste!

CHAPITRE XXVII.

Hospice et collège de Paysandù — L'œuvre de prédilection — Joies et tristesses — Les armes des ennemis des Salésiens — Confiscation et expulsion? — Résurrection — Le dernier coup — Pensée d'un évêque sur D. Lasagna — Célébrité astronomique — Agréable nouvelle — Réception triomphale — L'œuvre de sept années — Actions de grâces — Les commencements du lycée du Sacré-Cœur à S. Paul — La réalité après l'enthousiasme — Une révolte à main armée.

Malgré les grandes et nombreuses difficultés qui à tout instant naissent sous ses pas, malgré la pénurie de collaborateurs et de ressources, D. Lasagna nous donne chaque année une nouvelle preuve de son zèle infatigable. En 1884, époque où nous sommes arrivés, il porta toute sa sollicitude sur la paroisse de Paysandù que les lecteurs connaissent déjà par toutes les vicissitudes qui accompagnèrent sa prise de possession. Lorsqu'il voyait tant de pauvres jeunes gens errer à travers cette ville en butte à toutes sortes de dangers pour l'âme et pour le corps, D. Lasagna, sentait son cœur profondément affligé, et il n'eut pas de répit qu'il n'eût ouvert un asile pour les plus besogneux, et un collège où les parents pourraient faire élever chrétiennement leurs enfants. Sans regarder aux dépenses, mais se confiant entièrement à la Providence, il fit jeter tout auprès de l'église paroissiale les fondements d'un vaste édifice, capable de contenir cent internes et au moins deux cents externes. Les travaux furent conduits avec une telle rapidité qu'au commencement de l'année scolaire on put accueillir les élèves qui venaient se mettre sous la discipline des Fils de Don Bosco. Le nouvel institut prit le nom de Notre-Dame du Rosaire qui ne tarda pas à montrer sa maternelle protection. Le Patronage s'ouvrit en

même temps; dès ses débuts il sut se concilier les sympathies de tous, et un grand nombre de personnes riches voulurent aider à éteindre les dettes contractées pour sa construction.

De quelle joie était rempli le cœur de l'intrépide missionnaire à la vue de ces merveilleux résultats! Mais ce bonheur fut troublé par les ennuis graves qu'éprouva la maison de Nichtheroy fondée peu auparavant sous d'heureux auspices. Les protestants ne pouvaient pas se faire à l'idée que les Salésiens étaient venus pour arracher de leurs mains tant d'enfants et de jeunes gens qui abandonnaient leurs réunions et accouraient en foule au Patronage. Ils se mirent donc à l'œuvre et tâchèrent de reconquérir le terrain perdu. Usant de tous les artifices, même les plus bas, les plus indignes, ils voulurent rendre pour ainsi dire déserts et le Patronage et le nouvel Institut de Santa Rosa.

Ces ennemis enragés des institutions catholiques ne se montrèrent pas satisfaits de ces premiers résultats, et, par la satire, par les calomnies lancées contre les Salésiens, ils cherchèrent à les contraindre à une honteuse fuite. La victoire semblait leur être presque assurée, car ils n'avaient pas à craindre les autorités civiles et académiques dont le caractère était faible. Et cependant ceux-ci quelques-mois auparavant nous avaient accueillis avec tant d'enthousiasme qui semblait réel! A quelles visites insidieuses, à quelles surprises ne furent pas soumis les Salésiens de Nichtheroy que l'on voulait à tout prix prendre en traître! Que dire de plus? Qu'un décret venait d'être promulgué en ces jours mêmes déclarant la confiscation des biens des religieux; l'expulsion des pauvres Fils de D. Bosco semblait donc imminente, et déjà les adversaires entonnaient le chant du triomphe. C'était trop tôt, et en effet, peu de jours après les choses changeaient de face.

A peine D. Lasagna eut-il connaissance des vexations qu'enduraient les confrères de Nichtheroy qu'il s'empressa, en bon père, de leur apporter le secours de ses conseils et de ses encouragements efficaces. On invoqua d'abord la protection de la Vierge Auxiliatrice et l'on fit une douce violence au Sacré-Cœur de Jésus par une neuvaine solennelle du Chemin de la Croix, puis le bon missionnaire, parfaitement secondé par le directeur,

D. Borghino, eut recours aux moyens qui lui suggéra la prudence et réussit à se rendre plus bienveillantes les autorités civiles qui comprirent la droiture d'intention des Salésiens et les traitèrent avec plus de déférence. L'évêque, Monseigneur Lacerda, intervint aussi avec sa grande influence pastorale, et finalement l'Institut reprit une nouvelle vie, et au 24 Mai on célébrait avec la plus grande solennité la Fête de Marie Auxiliatrice pour rendre grâces à cette puissante Reine d'avoir mis fin à cette rude épreuve. Une éloquente conférence de l'Evêque lui-même sur les Œuvres salésiennes acheva de détruire les tristes effets de la guerre suscitée par l'hérésie. Il secoua les apathiques, il réchauffa les hésitants et unit tous les cœurs dans le seul désir de favoriser le nouvel Oratoire de Nichtheroy élevé dans l'intérêt de la jeunesse brésilienne. On vit bien les effets de la chaude parole de l'évêque dans la quête qui dépassa deux mille francs, et les Salésiens se sentirent de nouveau entourés de vraies sympathies et de généreux amis: ceux-ci ne varièrent plus dans leurs sentiments et permirent au collège de prendre, grâce à leur concours, un plus vigoureux essor.

Cette tempête apaisée, D. Lasagna se rendit à Saint Paul où il était invité par le pieux évêque à assister le 19 Juin à la solennelle bénédiction de l'église du Sacré-Cœur qui devait être confiée aux Salésiens. Il fut émerveillé en voyant ce qu'avaient fait les Coopérateurs pour leur préparer une maison. A côté de l'église, il était sorti, en très peu de temps, un majestueux édifice aux larges portiques et aux vastes salles, dans lequel on aurait déjà pu installer une centaine d'enfants, si les planchers avaient été prêts. Le désir de l'évêque était de signer dès le lendemain l'acte de donation de l'église et du collège aux Salésiens, mais D. Lasagna ne put y consentir, car il n'avait pas encore l'approbation formelle de D. Bosco. En outre le bon prélat insista pour qu'on lui accordât le plus tôt possible deux missionnaires salésiens pour établir et développer plus vivace la dévotion au Sacré-Cœur dans cette nouvelle église qui lui était dédiée, mais cela était réellement impossible pour le moment. Il n'était pas loin le jour où ce ne seraient pas deux mais beaucoup de Salésiens qui officieraient dans ce sanctuaire, entourés d'un

grand nombre d'enfants montant la garde d'honneur auprès du Cœur de Jésus.

D. Lasagna partit de St Paul, le cœur et l'esprit rempli de cette pensée qu'il était urgent de parer à cette fondation; aussi, avant de prendre congé de ces âmes généreuses qu'il estimait tant, et bien qu'il eut besoin de prendre un peu de repos. il voulut écrire à son vénéré et aimé supérieur et Père une très tendre lettre dans laquelle il le conjurait de le mettre en mesure d'ouvrir vite cette nouvelle mission.

Durant ce second voyage il lui arriva une aventure très plaisante qu'il raconta lui-même et que nous aimons à reproduire sans aucune appréciation, car par elle-même elle fait mieux ressortir le caractère entreprenant et sagace de notre missionnaire. Il était dans les meilleurs termes d'intimité avec l'excellente famille Celoria, et longtemps avant que l'aventure que nous allons raconter ne lui fut arrivée, il y avait fait la rencontre et il avait noué des relations très amicales avec le célèbre astronome de l'Observatoire de Milan, le professeur G. Celoria. Passionné pour cette science, il avait éprouvé une grande joie à interroger l'éminent professeur sur les plus curieux phénomènes astronomiques. Nous ne savons pas si ce fut au cours de ces conversations scientifiques ou par la lecture de la *Revue astronomique* qu'il avait appris qu'une comète, visible seulement en certains lieux de l'Amérique, devait précisément apparaître dans les jours où il faisait route vers Rio Janeiro. Les quatre jours de traversée entre Montevideo et Rio Janeiro lui auraient fourni l'occasion d'observer le nouvel astre.

Armé de son puissant télescope il passa une grande partie des nuits à contempler le ciel étoilé, au grand étonnement de tous les passagers dont plusieurs reconnaissant le valeureux Supérieur des Missions salésiennes l'interrogeaient sur les motifs qui le faisaient ainsi s'adonner à l'astronomie. D. Lasagna leur répondit que de jour en jour on attendait une comète qui, au dire de célèbres astronomes, devait être visible sur certains points du continent américain, et qu'il avait l'espoir de la pouvoir contempler. L'apparition de la comète devint le sujet préféré de toutes les conversations qui se tinrent sur le bateau, et le missionnaire persistant toutes les nuits à scruter le firmament s'attirait tous

les regards et l'unanime sympathie. Ses recherches ne furent pas vaines, puisqu'un beau matin il put annoncer qu'il avait entrevu la comète prédite, et il en fit une description très détaillée. Les passagers le félicitèrent à qui mieux mieux de sa découverte, et le regardèrent dès lors comme un astronome de valeur. Le plus beau, c'est qu'à peine le bateau amarré au quais de Rio Janeiro, les journaux s'empressèrent d'annoncer l'arrivée d'un célèbre astronome, donnant ses nom et prénoms et ajoutant que pendant son voyage il avait découvert une nouvelle comète. Cette célébrité inattendue attira autour de Don Lasagna une grande foule désireuse de le voir et de l'interroger sur la comète et sur les phénomènes cosmiques analogues. C'est avec grande difficulté qu'il réussit à se soustraire aux visites et aux questions multiples que lui voulaient faire les curieux, et il reprit immédiatement son voyage pour visiter les Oratoires salésiens. Je vous assure que c'était plaisir que d'entendre de sa bouche le récit de cette subite célébrité astronomique. En écoutant sa description, on croyait se trouver en pleine mer, sur le bateau même, et avec les autres passagers on discourait sur la comète, on admirait comme eux le prêtre missionnaire dans ses observations, on prenait part à la joie de tous pour l'heureux résultat de ses recherches. Puis il semblait que nous entendions à Rio Janeiro les cris des vendeurs de journaux clamant aux quatre vents le grand événement. D'autre part notre imagination nous montrait l'embarras du missionnaire en se voyant ainsi l'objet d'une telle publicité, d'une telle curiosité de la part de tous ces gens qui lui demandaient la faveur d'un *interview*. A la fin du récit D. Lasagna riait avec plaisir de cette aventure. Du reste nous savons que l'astronomie lui plaisait, car étudiée avec des yeux de chrétien elle contribue peut-être mieux que les autres sciences à toujours faire plus admirer l'infinie grandeur et la sagesse du Créateur.

Sur ces entrefaites il lui parvint une bonne nouvelle. Le personnel de secours qu'il avait réclamé avec tant d'instance et qu'il attendait si impatiemment, devait débarquer en Amérique, au commencement de 1885. De fait le premier février, une phalange d'ouvriers de l'Evangile partait du sanctuaire de Marie Auxiliatrice, après avoir reçu la bénédiction

et les précieux encouragements de Son Eminence le Cardinal Alimonda, archevêque de Turin. Le chef et le guide en était Mgr Cagliero, Vicaire apostolique de la Patagonie, dont le sacre avait eu lieu le 7 Décembre 1884. Le retour en Amérique de ce vaillant fils de Don Bosco, les rares qualités de son esprit et de son cœur, et plus encore le caractère épiscopal dont il était revêtu, devaient donner une plus grande impulsion à toutes les Missions salésiennes du Nouveau Continent et contribuer à leur développement. Comment dépeindre l'attente des Salésiens d'Amérique, de tous leurs amis et de tous leurs bienfaiteurs.

Monseigneur Cagliero aborda à Montevideo le 13 Mars. On ne peut s'imaginer l'accueil vraiment triomphal que l'on fit au premier évêque salésien, au Collège Pie IX, dans la fondation duquel il avait été on peut le dire, *magna pars*, et qui comptait cette année 115 élèves. Après avoir apporté le baume de la consolation à tous ses confrères et enflammé d'un saint enthousiasme les cœurs des jeunes gens de ce collège, espérances de l'Église et de notre Pieuse Société, il visita, accompagné de D. Lasagna, toutes les maisons des Salésiens et des Filles de Marie Auxiliatrice, éparpillées dans la République de l'Uruguay, s'étonnant de ce que en sept années on eut fait tant de progrès.

D. Lasagna se sentit inondé d'une grande joie par cette visite, et il en rendit grâces à D. Bosco dans cette lettre: « Combien je vous remercie pour nous avoir envoyé Mgr Cagliero: ce fut une véritable Providence pour nous tous. Pour moi particulièrement je me suis senti allégé d'un poids énorme. En ce bon évêque il me semblait voir Don Bosco lui-même et j'ai éprouvé une immense joie et une indicible émotion. Merci, très vénéré Père, mille fois merci pour la précieuse faveur que vous m'avez accordée. » Dans cette même lettre, versant les peines de son cœur dans celui de Don Bosco, il lui décrivait les angoisses dans lesquelles son âme avait été plongée et l'ineffable consolation qu'il avait éprouvée à l'arrivée du Vicaire Apostolique de la Patagonie: « Il nous est venu une telle affluence d'élèves que nous nous sommes laissés aller à faire d'extraordinaires dépenses qui certainement nous chargent d'énormes dettes.

DON ALBÉRA

(A suivre.)



COOPÉRATEURS DÉFUNTS

Du 15 mars au 15 avril 1903

France



- AJACCIO: M. le chanoine Cervi, curé-doyen S. Lucie, *Tallano*.
 AVIGNON: M. l'abbé Alamelle, curé S. Saturnin *lès Avignon*.
 BAYEUX: M. l'abbé J. Durand, directeur au Grand Séminaire.
 BESANÇON (territoire de Belfort): M. l'abbé Rouèche, curé-doyen *La Chapelle s. Rougemont*.
 NANTES: M. le Chanoine Debais.
 ORAN: M. l'abbé Forel, curé *Ammi-Moussa*.



LYON: Le cher Frère Germain, S. Cyr les Vignes.



- ANGERS: M. Gautier, *Saulgé-l'Hôpital*.
 ARRAS: M^{lle} Euphrasie Chrétien, *Saint-Omer*.
 BELLEY: M. le Chevalier Riboud, *Bourg*.
 — M^{me} Marie Riboud, née de Finance de Clerbois, *Bourg*.
 CAMBRAI: M. Bec-Pouviou, *Hazebrouck*.
 MONTPELLIER: M^{me} Delpon, *Montpellier*.
 — M^{me} veuve Garde, *Montpellier*.
 NANCY: M^{me} veuve Angel, née Viry, *Épinal*.
 PARIS: M^{me} la duchesse de Berghes, *Paris*.
 — M^{lle} Chateau, *Paris*.
 — M. Henri Gauthier, *Paris*.
 PÉRIGUEUX: M. de Kanisan, *Périgueux*.
 RENNES: M. H. Caillière, *Rennes*.

Autres Pays



- AOSTE: M. l'abbé P. F. Gavard, chanoine à la Cathédrale.
 HOLLANDE: M^{lle} Joséphine Basquin, *Baarn*.
 SUISSE: M^{me} Mouret-Chassot, *Estavayer-le-Lac*.
 — M. l'abbé Modeste Aurrens, ancien curé de Rossens.
 TURQUIE: M. le docteur Velasti, *Smyrne*.



Pater, Ave, Requiem.